
Kurt
Steiner
Le masque
des regrets
Le Masque
Fantastique

LE MASQUE

DES REGRETS

NOTE DE L'ÉDITEUR

Les volumes de la collection sont imprimés en très grande série.
Un incident technique peut se produire en cours de fabrication et il est possible qu'un livre souffre d'une imperfection qui a pu échapper aux services de contrôle.
Dans ce cas, il ne faut pas hésiter à nous le renvoyer. Il sera immédiatement échangé.Les frais de port seront remboursés.

KURT STEINER

LE MASQUE

DES REGRETS

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
17, RUE DE MARIGNAN, 17

CHAPITRE PREMIER

Le lecteur me saura gré de taire le nom de mes personnages ou de les nantir d'un patronyme emprunté. Car l'histoire que je prendrai plaisir à leur conter risquerait de froisser quelque grande famille. Si peu vraisemblable qu'elle puisse paraître, cette aventure est très exacte. Je ne peux mettre en doute les écrits et les témoignages que j'ai pu étudier. Tous concordent à établir la réalité des faits qui relient curieusement l'époque de Louis XIV à la nôtre et bien que je n'eusse aucune raison valable de mettre en doute la parole d'un gentilhomme de la meilleure naissance, je poussai néanmoins le scrupule jusqu'à prendre beaucoup de mon temps pour consulter de vieilles archives de police qui confirmèrent, s'il en était besoin, le bien-fondé de ce que je vais sans plus tarder vous relater.

L'on m'accordera, je l'espère, cette preuve comme suffisante, attendu que les officiers de police sous l'Ancien Régime, comme de nos jours, n'ont jamais été enclins à se laisser abuser par les faits insolites. Or, en ce Carnaval de l'an de grâce 1680, trente-huitième du règne de Louis le Grand, force fut aux dits officiers de constater l'invraisemblable et le surnaturel, de le constater et de le consigner comme tel dans leurs registres…

*

*   *

M. le comte d'Ermelin, homme de bien et de bonne lignée, a laissé des écrits, des mémoires aujourd'hui dédaignés, bien à tort il est vrai, car ce gentilhomme libertin est sans doute l'un des esprits les plus représentatifs de son siècle, pourtant fertile en beaux esprits. Il possédait une vaste culture, dans les domaines les plus divers, était passé par la stricte discipline des séminaires où il avait acquis, outre une profonde connaissance des langues et civilisations latine et grecque, une large érudition en matière de philosophie et de théologie – ceci n'est pas sans intérêt et l'on voudra bien s'en souvenir au cours de ce récit.

La finesse de son esprit et une certaine tendance au mysticisme l'avaient tout d'abord incité à entrer dans les ordres mais un penchant naturel pour les femmes l'en détourna bientôt et il vint se fixer à Paris, dans un bel hôtel particulier dans le noble quartier du Marais, rue des Écouffes, tout près de l'église Saint-Paul et à une petite marche des tours tutélaires de la cathédrale Notre-Dame.

M. d'Ermelin, vivant confortablement d'une coquette fortune personnelle et du rapport de ses terres normandes, partageait son existence entre les plaisirs de la ville et les joies de l'étude dilettante. Son salon était toujours bien fréquenté et très suivi par tout ce que Paris comptait d'esprits curieux, profonds, légers et aimables, ou de femmes belles, spirituelles et fines…

Mais ce soir-là, Carnaval régnait en maître sur Paris…

Une foule travestie, bariolée, tourbillonnait dans les rues étroites, merveilleusement constellées de mille flambeaux. Un grand serpent humain ondoyait sous les fenêtres et le balcon à consoles de l'hôtel particulier de M. d'Ermelin, qui contemplait en souriant ce spectacle.

La foule avançait par saccades, par vagues, grondait comme un océan houleux et, çà et là, des cris aigus ou des rires de femmes faisaient penser aux appels des oiseaux de mer enlevés par la tempête…

Cet enchevêtrement de corps burlesques, ce ballottement de têtes masquées ne laissant voir que des rires béats, cette joie étrange et délirante, cette ivresse collective, avaient quelque chose de fascinant, d'attirant.

Mais M. d'Ermelin avait décidé ce soir-là de ne pas succomber à la tentation. Il voulait s'accorder une nuit de repos. Depuis deux jours et deux nuits, la fête déferlait sur la ville. Et elle n'allait pas se terminer de sitôt… C'était la sagesse même d'observer une nuit de répit. Et pourtant notre gentilhomme ne pouvait s'arracher au spectacle de la rue. Derrière les vitres embuées des fenêtres du salon, sa haute stature apparaissait, vue d'en bas, un peu fantomatique. Seul un espace, qu'il avait essuyé sur les carreaux à hauteur de ses yeux, laissait voir avec précision un regard clair et pétillant de malice, qui scintillait à la lueur changeante des flambeaux.

Il apparaissait ainsi, à l'encontre des gens d'en bas, telle une silhouette masquée d'ombre et de brume, ne laissant voir que le haut de son visage alors que, cette nuit-là, tous s'ingéniaient à ne dissimuler que cela. Les femmes, surtout, ainsi protégées et pensant ne pouvoir être reconnues, en profitaient pour faire admirer plus que la décence ne l'eût permis en d'autres circonstances. Ce n'étaient que déguisements légers, suggérant les formes du corps et leurs rondeurs, plus qu'elles ne les dissimulaient…

La rue était peuplée de diablesses faunesques et sauvageonnes, découvrant leurs charmes dénudés et laissant voir au-delà du mollet !

M. d'Ermelin avait beaucoup d'excuses de ne pouvoir s'arracher à ces tentations sans cesse renouvelées… Soudain il sursauta. Il venait de remarquer, immobile au milieu du défilé, la silhouette d'une très jeune fille qui se tenait adossée au mur d'en face, le visage levé, les yeux plantés bien droit dans ses yeux.

Le regardait-elle vraiment ? Que pouvait-elle voir derrière ces fenêtres éteintes ? Ou bien rêvait-elle simplement, poursuivant une pensée qu'il ne pouvait connaître ?…

*

*   *

Elle était blonde et mince. Ses longs cheveux tombaient en mèches serpentines sur ses épaules frêles et nues. Elle portait une longue robe de mousseline bleutée, pailletée de minuscules étoiles qui scintillaient à la lueur des torches et des lampions. Une grande cape de soie noire à capuchon, doublée d'hermine, négligemment rejetée en arrière, soulignait la minceur de sa silhouette que M. d'Ermelin pouvait entrevoir quand les masques s'écartaient d'elle un instant, dans leurs évolutions imprécises et insensées.

Des pierrots, des arlequins, des pages et des matrones venaient la heurter avec maladresse, lui lançaient des lazzis, lui jetaient des *confetti* au visage, mais rien ne semblait pouvoir troubler la contemplation de cette

fée irréelle, évanescente, et rien ne pouvait détacher le regard de M. d'Ermelin de ce visage fin, triangulaire aux yeux obliques, au regard fixe.

Plus il détaillait ce visage, plus il se sentait fasciné, envoûté. Les pommettes hautes, le menton aigu, levé, donnaient une expression décidée à cet être angélique qui n'exprimait pourtant que charme et douceur.

M. d'Ermelin sentit naître en lui une fièvre extraordinaire, une inquiétude aussi. Chaque minute qui s'écoulait le rapprochait du moment où cette belle inconnue, sortant de son immobilité, serait happée par la foule et disparaîtrait à jamais…

Il lui fallait descendre au plus vite dans la rue, l'aborder en découvrant un prétexte point trop stupide.

Mais il n'osait se résoudre à la quitter du regard, ne fût-ce que quelques secondes…

De plus il ne pouvait se montrer à elle en cette tenue d'intérieur, qu'elle n'eût pas manqué de juger indécente. Si au moins il portait son habit de Pierrot, de soie blanche à boutons de velours avec son jabot et ses manchettes de dentelle, sa présence eût paru moins insolite à ses côtés en cette soirée de carnaval…

Sans quitter du regard la chère image qu'il avait sous les yeux, il étendit le bras pour tirer, au-delà des doubles rideaux, le cordon ; c'est ainsi que l'on appelait en ce temps-là, des différentes pièces d'un hôtel particulier, le laquais.

Celui-ci parut bientôt, un flambeau à la main. Il s'immobilisa à quelques pas derrière son maître qui ne s'était pas retourné et dit : « Que dois-je faire pour le service de monsieur l'abbé ? »

C'était un vieux serviteur, portant favoris, qui avait servi chez feu le père de M. d'Ermelin et qui, ayant connu le fils dès sa naissance, puis au séminaire, avait conservé l'habitude, peut-être nuancée de malice, de lui donner ce titre d'abbé. Il répondait au nom de Limousin.

— Apporte-moi mon habit de Pierrot et fais diligence !

Limousin s'exécuta en un instant, aida son maître à passer son habit tandis que celui-ci, le regard rivé au spectacle de la rue, n'osait quitter des yeux sa féerique apparition.

Le serviteur ne manqua pas de remarquer ce comportement bizarre et se crut autorisé à prodiguer à son maître quelques conseils.

— Monsieur abuse de sa santé, lui dit-il. Il a fort mal dormi ces deux dernières nuits. Monsieur l'abbé est déraisonnable de vouloir quitter son hôtel ce soir. La nuit est particulièrement fraîche et si j'en crois mes rhumatismes, il se pourrait qu'il neigeât avant le jour…

— Limousin, dit M. d'Ermelin, sèchement, je n'ai que faire de vos prévisions. Laissez cela aux savants et cessez de m'importuner avec vos craintes de vieilles femmes…

Limousin, peu habitué à se voir rabroué de cette manière, en conclut que M. le comte, déjà fatigué par deux nuits d'insomnie, manquait de jugement.

Le travesti étant ajusté et le masque posé, il saisit le flambeau et s'offrit à précéder M. l'abbé jusqu'à la grande porte de l'hôtel.

Il ne put s'empêcher néanmoins de lui dire en le quittant :

— Que monsieur l'abbé me pardonne, mais j'aimerais lui rappeler que sa bourse est bien garnie ; il se peut qu'il y ait parmi ces gens des filous qui ne s'y trouvent pas pour s'amuser…

M. d'Ermelin avait bien d'autres choses en tête. Il ne daigna pas

répondre et se jeta dans la foule pour gagner au plus vite l'autre côté de la rue.

Mais quelques masques l'avaient vu sortir de sa demeure et bien qu'il n'en reconnût aucun, ils semblaient s'intéresser suffisamment à lui pour lui faire fête, et l'emporter dans une ronde. Une Colombine noua ses bras autour de son cou et l'obligea à quelques pas de contredanse.

M. d'Ermelin enrageait. Il se réfugia dans l'attitude propre à son personnage lunaire, fit le niais, l'ahuri, et le geste gauche, la démarche hésitante, il gagna tant bien que mal le trottoir opposé.

Son idole avait disparu…

Il lui sembla que son cœur allait cesser de battre. Pas un seul instant il ne lui vint à la pensée que son attitude était aberrante…

Comment pouvait-on s'éprendre à ce point en quelques instants, d'une inconnue, entrevue un soir dans la foule anonyme d'un carnaval ?… Et pourtant cela était…

Le pauvre Pierrot abandonné comme une épave sur cette mer humaine chercha désespérément toute la nuit. Cent fois son cœur battit à se rompre, cent fois il se brisa devant une femme, blonde, également vêtue de mousseline bleue, mais toujours masquée, impudiquement, ivre le plus souvent et qui n'était pas celle qu'il cherchait.

Il poursuivit son rêve jusque dans une chapelle, scrutant dans la pénombre des femmes agenouillées, heurtant derrière les piliers des couples enlacés, sacrilèges en ce saint lieu et qui n'avaient cherché là que le calme et un relatif isolement…

M. l'abbé en ressortit plus ardent que jamais et décidé à parcourir des lieues et des lieues toute la nuit durant pour rencontrer la jeune fille blonde.

Il avait scruté un à un tous les visages des femmes qui hantaient la rue des Écouffes. Il avait rencontré plus de quinze fois la Colombine qui l'avait entraîné à la sortie de son hôtel et plus de quinze fois avait été contraint de danser avec elle quelques pas de farandole. Maintenant il poursuivait sa recherche près du Palais Royal, après être resté plus d'une heure sur le Pont-Neuf.

Dans l'île, un incendie s'était déclaré, allumé sans doute par un porteur de torche maladroit ou pris de boisson, et les sauveteurs qui faisaient la chaîne avec des seaux jusqu'à la Seine, avaient bien de la peine à lutter non seulement contre les flammes, mais aussi contre la foule qui admirait ce sinistre comme un feu d'artifice impromptu, tant il est vrai que rien ne devait être pris au sérieux en ces jours de liesse…

Le comte d'Ermelin était fort las, ce qui donnait à ses attitudes un peu de la gaucherie qui sied au personnage de Pierrot et son succès n'en était que plus grand.

Une jolie Arlequine, qu'il lui semblait avoir maintes fois rencontrée, lui prit la main pour lui faire danser un menuet. Tout le monde se gaussa de ce couple comique et lui fit place.

Le comte, sous son masque, enrageait d'être contraint de jouer le jeu. Il fit rire toute la compagnie qui le retint dès qu'il fit un pas pour s'enfuir.

C'est ainsi qu'il fut obligé de danser ensuite au moins douze forlanes menées avec le plus bel entrain.

Hors d'haleine, le comte manqua plusieurs fois de se laisser tomber de fatigue. Il vacillait sur ses jambes et la foule, prenant ses hésitations pour des mimes et des pitreries s'en divertissait à grand bruit.

On se lança enfin dans une contredanse qui menaçait de durer une heure

pleine. Pierrot était au désespoir de ne jamais pouvoir s’arracher à ces forcenés, quand un carrosse traversa l’assistance, dérangea l’ordonnance de la danse et lui permit de s’enfuir à la faveur de la bousculade.

CHAPITRE II

Il était tard après minuit. La cloche de Saint-Séverin avait sonné ses douze coups depuis longtemps déjà. Comment diable se trouvait-il en cette paroisse ?…

Dans les rues principales, peu à peu, la foule se faisait moins dense, plus assagie, moins bruyante, moins gaie, plus alanguie aussi. Des couples harassés s'éloignaient, solitaires, par des ruelles transversales et sombres, la démarche traînante et fatiguée, leurs habits froissés, ternis.

Dans les encoignures des portes cochères, des couples allongés s'embrassaient en chuchotant. Un grand Arlequin dégingandé, titubant en battant l'air de ses bras immenses, projetait des ombres inquiétantes sur les murs de pierre grise.

Quelques flocons de neige voltigèrent autour des réverbères.

M. d'Ermelin, la mine défaite, parcourait les rues de plus en plus désertes d'un pas mécanique, la tête vide, le front glacé, la bouche fiévreuse. Il grelottait sous son mince habit, constellé de *confetti*, maculé de fard, empesé de parfums lourds aux senteurs aguichantes et dérisoires.

Il ne savait plus où il allait, il ne savait plus où porter ses pas. Il marcha longtemps encore, sur un fin tapis de neige, dans un décor d'où bientôt tout être humain avait disparu, dans un paysage irréel, froid, léger, brumeux, fait d'ombres et de lumières blafardes sur un sol vernissé, éclatant, crissant sous ses pieds.

Et ses pas ne le mèneraient plus nulle part, car il ne retrouverait nulle part son amour entrevu, disparu, envolé comme une bulle de savon irisée de lumière. Il se sentait très las, très vieux et les ressources de sa philosophie ne pouvaient l'aider en aucune façon.

Il continuait d'avancer comme un automate, les yeux fixes et brûlés par une petite bise glacée qui s'élevait et lui frangeait les cils de poudre blanche, mais il ne sentait rien. Il marchait en silence sur la neige devenue de plus en plus épaisse, d'un pas silencieux, comme un fantôme de Pierrot, sans clair de lune.

Tel un paysan ivre ramené au domaine par son cheval, il se retrouva planté devant le porche de son hôtel.

La rue des Écouffes était méconnaissable, tout de blanc vêtue avec quelques taches noires çà et là, maquillée en Pierrot en quelque sorte.

M. d'Ermelin fut tout surpris de se retrouver devant sa demeure.

Il contempla le gouffre béant et noir de son porche et demeura ainsi un long instant, comme si un surcroît de fatigue s'abattait sur lui au moment où il touchait au repos. Mais en fait, ce n'était pas que cela ; il sentait une présence. Il ne pouvait rien distinguer dans cet antre sombre comme les cavernes de l'enfer, mais il savait qu'un être était tapi dans l'ombre et il n'osait aller plus avant.

Pour la première fois de sa vie, il sentit physiquement un danger mortel

près de lui. Il se repentit d'être sorti sans son épée, mais on imagine mal un Pierrot l'arme au côté.

Il recula de deux pas, assura sa voix pour appeler ses gens, tout en scrutant attentivement l'ombre du porche.

Le bruit de ses paroles assourdi par la neige, lui parut faible et de peu de portée. Cependant, il lui sembla percevoir dans l'encoignure de la porte un faible froissement. Quelqu'un se dissimulait à cinq pas.

M. d'Ermelin n'était pas un poltron. Ses laquais devaient dormir à poings fermés et Limousin, qui avait le sommeil léger en raison de son grand âge, logeait au fond de la cour, au-dessus des écuries et ne pouvait l'entendre. Il était inutile et indécent d'appeler à nouveau. D'ailleurs le comte se souciait peu d'ameuter le quartier.

Il avança d'une enjambée, au risque de se faire ferrer à la première estocade, et dit à mi-voix :

— Qui que vous soyez, manant ou gentilhomme, sortez de l'ombre et dites-moi la raison de votre présence ici…

Il y eut un grand silence, un silence que M. d'Ermelin jugea inquiétant. À nouveau le frisson de la mort lui parcourut l'échine. Il sortit de sa ceinture un court poignard d'Andalousie et, la lame dressée, avança résolument.

— Bien que j'aie tout lieu de croire, dit-il, que nos chances soient inégales, je vous somme, par Saint-Michel, de sortir du gîte et de livrer combat.

Une voix douce et craintive, à peine nuancée d'un léger accent étranger, répondit :

— Seigneur, pardonnez-moi, vous vous méprenez. Comment une faible fille pourrait-elle vous interdire l'entrée de votre demeure ?… J'ignorais que vous habitiez ici et je me suis cachée en vous entendant venir…

M. d'Ermelin ne put réprimer un grand rire.

— Je suis le maître de céans, madame, et loin de moi le vouloir de vous ôter l'abri de ma maison ! Mais que faites-vous donc à pareille heure, seule en cette rue ? Je ne suis pas Barbe-Bleue et vous pouvez vous montrer à mes yeux…

La jeune fille tant recherchée apparut peu à peu et tandis qu'elle avançait dans la lumière, le comte reculait pas à pas…

— Ce n'est pas possible, balbutiait-il, ce n'est pas possible ?… je vous espérais depuis si longtemps, je vous espérais depuis toujours…

— Mais, monsieur, répliqua-t-elle, quel est donc ce langage ? Vous paraissez fiévreux… Auriez-vous perdu la raison ? Vous ne me connaissez d'aucune façon et prétendez me chercher depuis longtemps…

— C'est dit-il, que votre image existait en moi bien avant que je vous rencontre, et dès que je vous ai aperçue ce soir, sous mes fenêtres, j'ai compris que mon cœur ne battrait désormais que pour vous. Il me fallait à tout prix vous rencontrer et j'ai marché pendant des heures, pendant des lieues pour vous rejoindre et Dieu, finalement, a eu pitié de moi. Je vous retrouve à la porte de mon logis…

— Dieu ou le diable, murmura la jeune fille et elle eut un rire étrange qui surprit « l'abbé ». En fait, la bizarrerie de ce rire un peu fêlé, inattendu dans la gorge d'une jeune fille, venait peut-être d'un certain écho discordant, répercuté par les voûtes du porche.

Un petit moment de gêne s'ensuivit, puis M. d'Ermelin, ayant repris ses esprits, voulut savoir pourquoi cette jeune personne restait blottie ici à pareille heure. Comme pour souligner cette préoccupation, trois coups s'égrenèrent d'un clocher voisin.

— J'attends mon cocher, répondit-elle. Il devait venir me quérir ici, peu après minuit, mais ce vieil ivrogne doit cuver son vin dans quelque bouge. Dieu seul sait où et quand il se souviendra de moi ! En attendant, je meurs de froid et de peur à votre porte…

— Les circonstances m'obligent à me nommer moi-même, dit l'abbé, très cérémonieusement : comte Guillaume Ludovic d'Ermelin, pour vous servir, madame.

— Je suis la fille du comte Kalinowski, ambassadeur de Pologne au Royaume. Mon prénom est Miroslava.

Avec son plus gracieux sourire, elle fit une bien jolie révérence.

— Si votre cocher est Polonais, dit l'abbé en riant, il n'en aura pas terminé avec la cave de sa taverne avant sept ou huit heures du matin !… Il serait plus sage que vous acceptiez mon hospitalité…

— Vous n'y pensez pas ! répliqua Miroslava vivement. Si mon père apprenait cela, je serais une fille perdue et l'on me jetterait aussitôt dans le plus noir, le plus abandonné des couvents !

— Alors, permettez que je vous fasse reconduire chez vous.

— Non, dit-elle. Vous êtes infiniment bon pour moi, mais cela aussi est impossible. Je dois rentrer avec mon cocher qui est aussi un espion. Il rend compte chaque jour à mon père du moindre de mes gestes. Seule son intempérance me laisse quelque liberté ; mais je dois dire qu'à pareille heure, je maudis son vice que je trouve utile en d'autres circonstances… Je retrouverais mon garde avec plaisir !

Elle fut parcourue d'un long frisson. Son visage devint livide, ses yeux plus brillants encore, ses lèvres se retroussèrent dans un rictus inquiétant et M. d'Ermelin entendit se heurter les dents de perle fine tandis que ses beaux yeux chaviraient…

Il se précipita près d'elle pour la soutenir.

Elle s'évanouit et s'abandonna dans ses bras, la tête renversée. Ses longs cheveux de lin tombèrent en pluie vers le sol. Elle offrait ainsi au regard du gentilhomme sa gorge largement découverte et son cou long et gracile, faiblement protégé par une fine dentelle de Venise, où les pulsations de la vie ne battaient plus qu'imperceptiblement.

Guillaume d'Ermelin heurta de sa main libre le marteau et longtemps après la porte de son hôtel s'entrouvrit.

Portant sa Colombine, Pierrot traversa la cour pavée, faiblement éclairée par la chandelle de son palefrenier. Il monta le grand escalier de marbre, s'aidant de la rampe de fer forgé puis il gagna les appartements habituellement réservés à ses invités.

Dans la chambre, il déposa son précieux fardeau sur un grand lit à baldaquin.

— Qu'on m'allume une flambée magistrale, dit-il et toutes les lumières ! Descendez à la cave et rapportez-moi un excellent Bourgogne. Faites-le chambrer promptement avec de la cannelle !

Il s'assit, son ample vêtement blanc tombant de ses larges épaules, sur un petit fauteuil aux formes courbes et alanguies. L'un de ces fauteuils que les ébénistes avaient créés pour honorer le règne de Louis, le roi le plus aimable que la terre ait porté !…

Il retira son masque et contempla sa belle endormie dans son linceul étoilé. Elle était pâle et froide comme la déesse des neiges, semblait venir tout droit des royaumes glacés des terres polaires.

Quelques flocons de neige accrochés à ses cils fondaient lentement et traçaient sur ses joues délicates des sillons lumineux.

Guillaume ne put s'empêcher de baiser ces larmes imaginaires. Il avait à peine posé ses lèvres sur la peau satinée que les paupières se mirent à battre. Une rougeur apparut aux pommettes et lentement Miroslava ouvrit les yeux.

*
*   *

Il la contemplait avant tant de joie et de ravissement qu'elle ne put ignorer la signification de son regard. D'un geste brusque elle tendit ses bras vers lui et l'attira contre ses lèvres…

*
*   *

Ce fut un baiser long et passionné mais froid et dur comme la pierre… Ils n'entendirent que longtemps après les coups discrets frappés à la porte de l'appartement par le serviteur…

Bientôt, une haute flambée illuminait la pièce.

Miroslava apparaissait tout à fait rétablie.

Guillaume commanda un souper froid : des pâtés d'alouette, des fruits rares et des glaces, fit apporter ses plus beaux cristaux, ses chandeliers d'argent et ses couverts de vermeil, ses vins les meilleurs, ses alcools les plus vieux, ses liqueurs les plus suaves…

— Il convient de vous refaire des forces, dit M. d'Ermelin, puis vous prendrez quelque repos et je vous reconduirai moi-même chez monsieur votre père. Sa Majesté a déjà eu la bonté de me confier quelques missions diplomatiques assez délicates et je ne doute pas de mener celle-ci à bien.

Mais la comtesse Kalinowski semblait avoir oublié les complications que ne manquerait pas d'entraîner la défaillance de son cocher. Elle pria son hôte de bien vouloir l'excuser de son peu d'appétit, mais elle ajouta qu'un bon alcool lui ferait certainement le meilleur effet…

Guillaume lui en versa un grand verre qu'elle but d'un trait sans en paraître le moins du monde incommodée, à la manière slave.

Ses yeux prirent, à l'instant, un éclat particulier et c'est très surpris que le comte l'entendit demander :

— Recommençons tous les deux ensemble et portons un toast à Sa Majesté Carnaval !

D'Ermelin s'exécuta, intrigué et amusé tout à la fois.

— Un autre toast à cette bonne ville de Paris, enchaîna-t-elle presque aussitôt…

Un troisième suivit, à la gloire éternelle de la Pologne.

— Eh bien, conclut cette frêle jeune fille dont la beauté devenait d'instant en instant plus éclatante, me voilà mise en appétit !… Dînons, voulez-vous ?

Les verres étaient grands et largement remplis, mais rien ne trahissait la moindre émotion dans l'attitude ou les paroles de Miroslava. Guillaume, par contre, fortement échauffé, surveillait ses propos. Il sentait l'ivresse le gagner, son amour et sa flamme s'exacerber.

Il était au supplice, craignant de heurter sa convive par des propos décousus, ou pire, trop osés.

Vers la fin du repas, il lui restait tout juste assez de lucidité pour sentir qu'il était ivre et pour constater que la comtesse demeurait gaie, enjouée

avec mesure et gardait tout son contrôle.

On prit des glaces et le moka puis le laquais vint desservir.

À partir de ce moment, les souvenirs de M. d'Ermelin semblent assez flous et chaotiques. Il l'avoue lui-même dans ses mémoires.

Sa passion pour Miroslava n'avait fait que croître sans doute et tout ce qu'il peut affirmer, c'est qu'il se retrouva dans le lit de sa belle et qu'elle ne lui refusa aucun des plaisirs de ses charmes…

Il la décrivait encore, des années plus tard, tendre et exigeante, fort experte, bien qu'il reconnût avoir été quelque instant dégrisé en constatant qu'elle n'avait encore jamais connu l'amour.

Il note assez curieusement qu'elle fut décidée, mais froide, que son corps lui fit penser à celui des statues de marbre de l'antiquité, mais peut-être avait-il lui-même la fièvre. Guillaume note également qu'elle se laissa entièrement dévêtir, sans trop se faire prier, mais qu'elle tint à conserver, par coquetterie ou par pudeur singulière, la fine écharpe de dentelle qu'elle portait au cou.

— … Je n'oublierai jamais, écrit-il, les lignes souples, graciles, de son corps de seize ans, ses jambes longues et fuselées, ses seins de Diane chasseresse, son teint de lys et sa chevelure d'or pâle, ses lèvres écarlates et cet air qu'elle avait d'une vierge florentine échappée, dévoilée, d'une toile de Botticelli…

Cette description, de la main même du comte d'Ermelin, me fut plus tard du plus grand intérêt ainsi que le lecteur pourra lui-même le constater.

*
*   *

Ayant passé ainsi des heures trop brèves dans l'ivresse du corps et de l'esprit, M. d'Ermelin regagna ses appartements aux premières lueurs de l'aube, très décidé à reconduire Miroslava près de son père le matin même et à lui demander sur-le-champ la main de sa fille. Tant il est vrai que le célibataire le plus endurci trouve, tôt ou tard, les deux bras qui l'enchaîneront pour la vie.

Il dormit à peine ; son esprit était trop occupé de revivre les heures délicieuses qui venaient de s'enfuir si rapidement.

Dès dix heures, il était levé, à la grande surprise de Limousin, mais celui-ci, flairant quelque événement extraordinaire, se garda bien de formuler le moindre reproche. Son maître d'ailleurs arborait une mine resplendissante et ne semblait souffrir d'aucune de ses insomnies successives.

« Monsieur l'abbé » voulut mettre son plus bel habit et, chantonnant un air à la mode, se fit servir un copieux déjeuner, puis, hésitant à demander si sa belle était déjà réveillée, jugea l'heure trop matinale et résolut de s'aller promener sur les bords de la Seine.

Ses pas le menèrent place de Grève où il put contempler, sans amertume, trois suppliciés. Son âme habituellement miséricordieuse ne fut d'ailleurs nullement émue par ce spectacle ; il trouva même aux trois larrons un air de jovialité assez réconfortante. Ayant récité hâtivement et par acquit de conscience trois « Notre Père » pour le repos de leurs âmes, il conclut légèrement que ces brigands avaient dû vivre selon leurs appétits et leur tempérament et qu'il leur serait, sans doute, beaucoup pardonné…

*
*   *

Un ciel dégagé, guilleret, une bise légère, un clair soleil éclairait un paysage scintillant de neige, et les maisons les plus vieilles, les plus fatiguées, semblaient repeintes et pimpantes comme des chaumières de comédie.

La belle dormait encore…

À midi, n'y tenant plus, il pria la femme de Limousin de l'aller réveiller. La bonne vieille entra dans les appartements alors qu'il attendait dans l'antichambre, incapable de dissimuler son impatience, marchant de long en large et prisant comme un damné. Il entendit tirer les lourds rideaux de velours de la chambre de Miroslava. Un cri affreux l'immobilisa ; il se précipita comme un fou : la vieille était tombée à genoux au chevet de la jeune fille ; celle-ci, revêtue de sa robe de mousseline, gisait les mains jointes sur le lit défait, le teint cireux, la bouche entrouverte dans un sourire qui laissait passer la pointe de la langue, elle contemplait de ses grands yeux ouverts le ciel de lit, et son regard, intense, le regard de la mort, pénétrait bien au-delà du monde visible.

*

* *

Je n'entreprendrai pas de décrire la douleur du comte, son égarement. Tant de soudaineté dans le déroulement d'événements incompréhensibles lui firent prononcer les paroles des plus sacrilèges. Il se précipita sur la morte, la couvrit de baisers, lui parla comme si la vie ne l'avait jamais quittée. Il exigea de rester seul avec elle et se livra à mille folies qu'il a le courage de relater dans ses mémoires et que l'on excusera si l'on veut bien admettre, avec sympathie, la passion qui l'agitait. Ce ne fut que le soir qu'il accepta d'être arraché à sa ténébreuse adoration.

Ses gens qui l'aimaient beaucoup, car c'était un bon maître, prirent sur eux la décision qui s'imposait ; ils prévinrent le curé de la paroisse et la prévôté. Le prêtre et l'officier se présentèrent en même temps à l'hôtel.

M. d'Ermelin, qui avait repris quelque peu son calme, les mit en quelques mots au courant de ces événements dramatiques. Le prévôt entra le premier ; ayant fait deux pas dans la chambre, il fut saisi de stupeur :

— C'est impossible, balbutia-t-il. Comment diable cela a-t-il bien pu arriver ?

Puis il se précipita vers le cadavre, dénoua la dentelle qu'elle portait au cou, comme s'il cherchait une preuve définitive ; il découvrit un profond sillon bleuté.

— C'est bien elle, dit-il, Miroslava Kalinowski, elle est morte par strangulation.

Guillaume, qui avait suivi cette scène dans un état de profond abattement, sursauta :

— Dois-je considérer vos paroles, monsieur le prévôt, comme une accusation à mon encontre ?

Il se fit un long silence ; un murmure réprobateur parcourut le groupe de serviteurs pressés à la porte mais qui n'avaient pas osé entrer plus avant. Le prévôt réfléchit un long moment ; il semblait mesurer l'importance de ses paroles :

— Non, dit-il enfin, on ne peut accuser quiconque du meurtre d'une femme qui a été pendue il y aura demain une semaine, en place de Grève.

Un frisson parcourut l'assistance ; le prêtre se signa et dit :

— Vous prétendez, monsieur, que cette femme est une pécheresse qui a été exécutée sur ordre de Sa Majesté, pour des méfaits qui doivent se rapporter à la sorcellerie ?

— Exactement, dit le prévôt, je l'ai reconnue au premier coup d'œil : même visage, même chevelure de diablesse, même taille, et je l'ai même nommée alors que M. le comte avait omis en me décrivant succinctement les faits, de m'indiquer ses titres. Elle se prétend comtesse et fille de l'ambassadeur de Pologne, n'est-ce pas vrai, monsieur le comte ?

— Elle me l'a affirmé, dit Guillaume, sur le point de défaillir.

— Eh bien, répliqua l'officier, tout ceci n'est que mensonge. Un habile mensonge, d'ailleurs, car Son Excellence s'appelle bien Kalinowski, mais on ne lui connaît que deux fils ; il ignorait jusqu'à l'existence même de Miroslava. Ce qui n'exclut pas d'autre part qu'elle soit de haute naissance. Son train de vie, ses manières, son air naturel de distinction et son attitude lors du procès semblent le prouver.

— De quel procès s'agissait-il ? demanda le curé intrigué.

— De l'affaire des poisons, laissa tomber froidement le prévôt ; vous admettrez que je ne vous en dise pas davantage, la cour est très montée contre cette affaire et vous comprendrez que je ne sois pas autrement surpris de voir cette sorcière, quoique pendue, venir hanter la maison d'un gentilhomme des plus estimables, et peut-être justement à cause de cela. Il ne nous reste plus, monsieur le comte, ajouta-t-il cruellement, qu'à jeter ce corps à la voirie.

— Je ferai en sorte qu'il soit brûlé, déclara le prêtre fermement. La purification par le feu est le seul remède contre ces créatures de Satan.

— Je m'y oppose, dit M. d'Ermelin. Si tant est que cette histoire soit véridique, ce dont vous me permettrez de douter, cette pauvre jeune fille a expié devant les hommes ; elle a droit à une sépulture décente.

— Je lui refuse le cimetière de ma paroisse, répliqua le curé violemment :

— Eh bien, dit Guillaume avec calme, elle dormira dans mes terres, sous le ciel clément de ma province normande. Je ne crois pas, moi, à votre sorcellerie ; ce n'est pas digne d'un esprit éclairé, et l'Église, comme la police, commettent bien des sottises en son nom. Messieurs, laissez-moi à ma douleur, je ne vous retiens pas.

*

*   *

M. d'Ermelin fit comme il en avait décidé. Il donna à la jeune fille une sépulture chrétienne dans son comté de Crève-Cœur près de Lisieux, abusant en ceci de la confiance d'un vieux prêtre et il se plaît à affirmer que c'était là un pieux mensonge ; nous laissons aux théologiens le soin d'en juger.

*

*   *

Guillaume n'oublia jamais l'amour de sa vie et mourut solitaire à un âge fort avancé, sans avoir assuré la survivance de sa lignée.

CHAPITRE III

Il ne me serait jamais venu à l'esprit de relater cette histoire et je l'aurais peut-être oubliée, si des événements surprenants ne me l'avaient remise en mémoire, et si je n'avais été amené à retrouver à notre époque des traces, assez troublantes il est vrai, de ce passé déjà lointain.

Je dois avouer que j'avais cru à la véracité de l'aventure de M. d'Ermelin ; il y a dans ses écrits un accent de sincérité qui l'apparente à Montaigne ; c'était, je le répète, l'un des meilleurs esprits de son temps, et bien qu'il fût peu enclin à accorder quelque crédit à la magie ou peut-être à cause de cela, il est difficile de ne pas croire à l'authenticité des faits qu'il décrit.

J'ai beaucoup pensé également à la possibilité d'une ressemblance extraordinaire entre la jeune fille que rencontra M. d'Ermelin et la femme qui fut pendue en place de Grève ; cette éventualité ne tient pas au plus simple examen : outre que ces sortes de ressemblances sont fort rares, elles ne suffisent pas à expliquer une concordance de noms et encore moins une similitude de mensonge ; l'une et l'autre se prétendaient fille de l'ambassadeur et, cela fut établi sans contredit, c'était absolument faux. On pouvait admettre aussi que la jeune fille que M. d'Ermelin découvrit à la porte de son hôtel avait connu l'aventure de la suppliciée, suivi son procès peut-être, et s'était servie de son nom et de ses titres ; mais de là à s'identifier à la morte jusqu'à mourir elle-même en portant les stigmates de la strangulation… Et pourquoi garder jalousement cette écharpe de dentelle autour du cou si ce n'était pour masquer les traces révélatrices ? Et pourquoi ce corps glacé que Guillaume ne put s'empêcher de remarquer au plus fort de ses transports amoureux ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Toutes ces questions resteront à jamais sans réponse.

Mais je ne pus m'empêcher de me les poser à nouveau, l'hiver dernier, en traversant la rue des Écouffes.

*

* *

Par un curieux hasard, nous étions le soir de Mardi-Gras, et les bandes de marmots, petits poulbots de toutes races, blancs, jaunes ou noirs, animaient la rue de leurs cris.

Ce quartier, jadis aristocratique, est devenu aujourd'hui le refuge d'un monde disparate. Attirés par le miroitement d'une grande capitale, tous ces gens venus d'Europe Centrale, d'Afrique ou des Antilles, logent à l'étroit dans ces hôtels autrefois trop vastes pour héberger le maître et ses serviteurs. Les lambris aux ors ternis ont été repeints et ripolinés, les carrelages usés et les parquets râpés recouverts de linoléum. Seuls témoignages des splendeurs d'autrefois, les hautes fenêtres à petits

carreaux laissent passer à travers les vitres anciennes – quelques-unes n'ont pas encore été brisées – la lumière tamisée qui éclairait sous Louis XIV les tapisseries aux teints délicats, les bois précieux des meubles de marqueterie, les ors, les bleus des rideaux de velours, de damas ou de soieries.

Je pensais à ces splendeurs disparues en parcourant cette rue peu éclairée, et qui ne devait pas l'être davantage au dix-septième siècle. Les enfants se chamaillaient, s'arrachant quelques pièces de déguisement. Mais n'étaient-ils pas toute la semaine aussi mal vêtus ? Il y avait quelque chose de comique à les voir se disputer des oripeaux qui n'étaient ni plus ni moins grotesques que ceux qu'ils portaient à l'accoutumée.

Je levai les yeux vers les façades faiblement éclairées. Des lampadaires, masqués par de fines mousselines de pluie, répandaient une lueur d'alcôve sur ces vieilles demeures délabrées, tâchant de masquer par une charmante coquetterie les injures du temps. Au-dessus de moi, je distinguais des portes-fenêtres en plein cintre ; d'autres à ma droite, en anses de panier. Elles s'ouvraient sur des balcons en fer forgé, soutenus par des colonnes ou des consoles. Quelques éléments de sculpture apparaissaient entre les enseignes des boutiques ; des chaînages, des mascarons, des chutes de trophées… Le son aigrelet d'un clavecin me charmait comme un songe. Les bambins tourbillonnants vinrent se jeter dans mes jambes. Ils me tirèrent brutalement de ma contemplation et des rêveries qui m'avaient entraîné un instant au siècle de l'élégance et du savoir-vivre.

Je dus enfler ma voix pour me défaire de cette marmaille insolente et obstinée, que j'aurais traitée sans doute avec plus d'indulgence en d'autres circonstances – car j'aime les enfants et supporte aisément leurs taquineries – s'ils ne m'avaient frustré sauvagement de l'un de ces plaisirs rares qui font la valeur de l'existence.

Devant mon regard féroce et mes sourcils froncés, les bambins s'égaillèrent en poussant des cris de bêtes ébouillantées ; puis j'entendis tout près de moi, venant de l'ombre d'un porche béant, la cascade fraîche et limpide d'un rire moqueur.

Étais-je la cause de cette hilarité, ou bien cette jeune fille – car ce devait être une jeune fille pour autant que je puisse en juger – se gaussait-elle de la couardise des enfants de sa rue ? Cette question était sans intérêt. Quelle importance cela pouvait-il bien avoir ! Je haussai les épaules et décidai de poursuivre mon chemin, préférant revenir contempler ces ombres prestigieuses, quand les petits masques seraient couchés.

Une silhouette claire bondit du porche, me saisit par le bras et me regarda sans modestie ni insolence. C'était à n'en pas douter la jeune personne qui venait de tant se divertir. Elle m'adressa la parole sans plus de cérémonie. Je remarquai qu'elle avait un accent qui ne m'était pas inconnu.

— Vous cherchiez quelqu'un ? dit-elle. Vous savez, monsieur, je ne me moquais pas de vous, mais de la peur de ces galopins : vous n'aviez pas l'air si terrible.

Elle ne devait pas être beaucoup plus âgée que les « galopins » qu'elle traitait avec une moue délicate. Elle était grande, cependant déjà femme, avec ses longues jambes généreusement découvertes par une jupe ample et très courte, avec sa poitrine bien formée et soulignée par un pull-over volontairement choisi parmi les plus moulants. Son petit visage était d'une beauté, d'une finesse saisissantes ; les pommettes hautes, les yeux obliques largement fendus en amande laissant passer des éclairs de malice. Une

somptueuse chevelure blonde ruisselant fièrement sur ses épaules, tout contribuait à lui donner une apparence féline, à la fois caressante et dangereuse.

Et cet accent, d'où pouvait-il bien provenir ? Il m'était difficile de répondre : trop de nationalités diverses sont mélangées dans ce quartier. Elle me tira de ma contemplation et de mes réflexions, en me demandant à nouveau si je cherchais quelqu'un. « Je connais tout le monde ici, ajouta-t-elle, je pourrais certainement vous renseigner. »

Elle fut déçue d'apprendre que je ne cherchais personne, que je passais là par hasard et que je m'attardais simplement à admirer les vieilles maisons.

— Ah, dit-elle, intriguée, vous aimez les vieilles maisons ? Savez-vous qu'elles sont pleines de fantômes ?

— Je le sais, dis-je en souriant, je le sais mieux que vous.

Son rire fusa à nouveau. La tête renversée, comprimant sa poitrine de ses longues mains fines, elle manqua perdre le souffle, tant mes propos lui paraissaient comiques. J'avais beau réfléchir à la phrase que je venais de prononcer, rien ne me semblait justifier une joie pareille.

Elle hoqueta encore quelques instants, et reprit enfin son souffle.

— Qu'y a-t-il de si drôle ?

— Oh rien, dit-elle, prête à pouffer à nouveau, j'aime rire quelquefois ; ça me prend comme ça ; le quartier n'est pas tellement gai.

Il me fallait me contenter de cette explication. Les jeunes filles – les femmes aussi d'ailleurs – adorent jouer les mystérieuses. Que cette Lorelei garde son secret. Comme il arrive souvent, sa réponse n'était peut-être qu'un demi-mensonge. Il faut rire à cet âge, et le Marais est en effet sinistre… Nous n'avions plus rien à nous dire.

— Au revoir, monsieur, conclut-elle en faisant une surprenante révérence de pensionnaire qu'elle n'avait certainement pas apprise au milieu de ces petits voyous. Au cinéma peut-être… ou alors dans sa première jeunesse, au sein d'une maison enfouie sous les neiges d'Europe Centrale.

*
*   *

J'ai la manie de me poser ainsi mille questions au sujet des êtres que je rencontre fortuitement dans la vie. Est-il rien de plus stupide, de plus stérile ?… Je les saisis au hasard, leur prête une personnalité, en m'appuyant sur les indices les plus fragiles, fais de celui-ci un aventurier de la finance, ou un escroc des petits ménages, ou un architecte déchu ; de celle-là une marchande de bonne aventure, diseuse de cartes dans les beaux quartiers et mère de famille le reste du temps.

Je me crée ainsi un théâtre surpeuplé, paré de pourpre et d'or imaginaires qui doit tout à la fiction et fort peu à la réalité.

Qu'allais-je faire de cette demoiselle et de son rire étrange ? Comme Hermione peut-être : elle pleure en secret le mépris de ses charmes…

Je quittai la rue, bien décidé à l'oublier au plus vite, poupée sans âme dans le grand magasin aux marionnettes humaines de mon immense théâtre secret… Je voyais déjà dans la pénombre des coulisses, dans le clair-obscur des souvenirs, sur un tas de mannequins désarticulés son corps immobile, renversé, arqué par le rire, ses longues jambes droites et tendues, son visage figé dans la joie, devenu masque tragique, centre

solaire d'un rayonnement de longues mèches d'or.

J'avançais d'un pas rapide. En passant devant le parvis de Notre-Dame, j'entendis gémir le vent dans les colonnes des hautes tours, à moins que les gargouilles, ce soir-là, en l'honneur du Mardi-Gras, aient découvert la voix qui convenait à leur masque grotesque.

Le froid me gagnait. Je remontai le col de mon pardessus en traversant le bras de Seine pour gagner les quais. J'avançai, courbé contre le vent plus violent à cet endroit, longeant les boîtes des bouquinistes repeintes, revernies par la pluie et flambant neuf à la lueur des réverbères.

Je me hâtais vers le boulevard Saint-Germain, certain d'y rencontrer quelque vieux copain, dans l'un des cafés traditionnels où s'établit la permanence tacite de l'amitié. Comment expliquer en effet qu'on y rencontre à toute heure du jour et de la nuit quelqu'une de ses connaissances ?

Trempé et gelé jusqu'aux os, je me précipitai à la « Rhumerie Martiniquaise » et commandai un punch au lait bien chaud et bien assaisonné. Un groupe d'amis m'accueillit à bras ouverts comme si véritablement on n'attendait que moi.

L'atmosphère était chaude et sympathique. George Allen, un Américain fortement francisé qui vivait de chroniques hâtivement littéraires au « New York Herald Tribune », m'administra une claque formidable dans le dos et exprima en termes dithyrambiques la joie qu'il avait de me revoir. Je pris le temps de raffermir mon assise sur le tabouret, fortement compromise par le choc que je venais de recevoir, et lui fis observer que nous nous étions rencontrés pas plus tard que la veille, que je n'avais pas eu matériellement le temps de l'oublier, que je me souvenais parfaitement de lui et que néanmoins je m'estimais, moi aussi, bien content de le revoir…

— Ça s'arrose, enchaîna-t-il sans avoir visiblement écouté la moitié de mes paroles.

Je constatai que le tonus était déjà élevé par rapport à l'heure relativement peu tardive. Et lorsqu'un certain Gérard Dupuis, réputé par ses facéties puisées au répertoire du plus classique terroir, eut sorti de sa poche un faux nez en caoutchouc, portant moustache et lunettes factices et s'en fut ainsi affublé au grand dégoût de sa compagne, je compris enfin que tout ce joli monde s'était mis en tête de fêter Mardi-Gras !

Nous soupâmes dans la salle basse d'un petit restaurant du quartier où le Beaujolais était réputé de la bonne année. Je dois convenir que ce dîner de têtes fut extrêmement brillant. Ce fut un feu d'artifice d'idées nouvelles, ce qui est rare, hardies, ce qui est commun mais plaît toujours, et d'une multitude de bons mots, dont une bonne douzaine, l'avouerai-je, m'étaient totalement inconnus… Pourtant je ne savourais pas sans mélange mon plaisir. Au milieu de tous ces rires, de toute cette joie, mon regard, oubliant cette réalité de Carnaval, balayait son écran intérieur, se promenait dans son grand théâtre désert, bousculait les oripeaux d'un autre Carnaval, à la recherche d'un être, d'un souvenir. Je fouillais parmi les masques de personnages bien connus, ou entrevus quelques instants, ou que je n'avais jamais vus réellement, mais seulement imaginés, comme ceux de M. d'Ermelin ou de la jeune comtesse Kalinowski.

Ils étaient devenus mes fantômes intérieurs, familiers compagnons de mes interminables rêveries. Mais pourquoi penser à eux particulièrement ce soir-là ?… Parce que c'était la nuit de Mardi-Gras, sans doute, et que j'étais passé rue des Écouffes ?… Était-ce vraiment cela ?…

Une petite phrase claire, dite avec un certain accent et suivie d'un rire

irrésistible me replongea dans la réalité.

J'observai mes compagnons de bombance. Ils riaient à gorge déployée. Qui avait prononcé cette phrase et que voulait-elle dire exactement ?

— … J'aime rire quelquefois, ça me prend comme ça, le quartier n'est pas tellement gai !…

Laquelle des jeunes femmes qui m'entouraient avait pu prononcer ces mots ? Je me gardais bien de poser la question… Aucune, évidemment. On se serait moqué de moi. On m'aurait conseillé de boire de l'eau minérale. Le quartier, le nôtre, était très gai au contraire, et il importait peu que l'on y rie avec ou sans raison…

Mais la seconde fois que cette phrase me revint, clairette, aux oreilles, je sus que personne alentour ne l'avait prononcée, qu'elle était intérieure, mais gravée avec tant de netteté que je trouvais cela normal.

Quand ce phénomène se produisit pour la troisième fois, j'en fus si troublé qu'il me devint difficile de suivre la conversation. Je fis des efforts désespérés, mais vains, pour accompagner dans sa pensée un mathématicien humoriste, espèce rare et dangereuse qui se proposait de démontrer que les agents de police ont à résoudre à chaque instant des problèmes de trajectoires multiples à courbes et vitesses variables, infiniment plus complexes que les données de lancement d'un satellite…

Dieu soit loué ! Cette plaisanterie fatigante eut le don de nous endormir plus qu'à demi et l'on décida d'un commun accord de se réveiller un peu en changeant d'établissement.

*
*   *

D'autres personnages travestis vinrent se joindre à nous, et l'un d'eux me prêta une cape et un chapeau haut-de-forme que je laisserais plus tard au bon soin du patron d'un café qu'il me nomma.

L'heure était déjà avancée et dans notre groupe, quelques couples déjà s'étaient formés. Tendrement enlacés, Pierrots et Colombines ralentissaient le pas, se laissaient distancer. La joyeuse troupe s'étirait le long des rues, précédée par un noyau d'irréductibles vociférants, tels des comédiens d'autrefois dans leurs costumes de la « Commedia dell'Arte », parcourant les chemins de la nuit.

Je profitai de la débandade pour filer à l'anglaise.

Emporté par un mimétisme étrange, – car je suis certain que mon costume, ce soir-là, influença mon comportement, – je dirigeai mes pas vers le Marais. Ce rire, cette voix m'y appelaient, ainsi que les amours tragiques de Guillaume et de Miroslava, bien que je ne trouvasse aucun lien logique entre ceci et cela.

Je descendais la Seine, lorsqu'un fiacre, rarissime survivant des époques révolues, passa à ma hauteur.

Le vieux cocher portait un chapeau melon. Par jeu, il me salua d'un geste large et je lui rendis son salut d'un petit coup de gibus.

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, lui dis-je, conduisez-moi rue des Écouffes.

— D'accord, milord, dit le cocher, avec grandeur – il était, il est vrai, un peu pris de boisson. – En l'honneur de Sa Majesté Carnaval, il vous en coûtera un vin chaud, au prochain estaminet. Je prends le picotin à mon compte.

J'acceptai de bon cœur et l'étape du bistrot passée sans trop de

difficulté, nous entrâmes dans le Marais, tandis que tombait une fine poussière de neige.

La rue des Écouffes était déserte et déjà transformée par ses blanches parures.

Je voulus la parcourir seul, à pied, ayant demandé au cocher s'il acceptait de m'attendre.

— Certainement, milord, répondit cet homme jovial. Passé un certain âge, j'ai appris à faire comme mon cheval, je dors debout…

À pas lents, je parcourus la rue de bout en bout, scrutant chacune des hautes façades, plongeant le regard dans la grisaille. Je contemplai mon ombre gigantesque et fantastique qui se réduisait à l'approche des lampadaires, puis s'allongeait à nouveau sur la neige comme une immense flaque de sang noir répandue à mes pieds.

Et je revins sur mes pas, un peu plus pressé, un peu déçu de n'avoir rien découvert que de vieilles pierres paisibles et endormies, engourdies par le froid.

Parvenu devant le porche d'un des derniers hôtels de la rue, je m'arrêtai une seconde, attiré par une présence.

Un rire que je ne pouvais pas ne pas reconnaître éclata sous les voûtes et la jeune fille blonde apparut, court vêtue d'un tutu ancien mi-long, découvert sans doute dans un grenier et qui la faisait ressembler à s'y méprendre aux danseuses de Degas.

— C'est trop drôle, dit-elle. Je ne vous ai pas reconnu quand vous êtes passé la première fois. Je ne vous savais pas si grand… Quelle allure, monseigneur !… Je n'avais pas sommeil (elle rit à nouveau). Je me suis déguisée, moi aussi. J'ai quinze ans et l'âge de m'amuser, non ? Maman dort depuis longtemps…

Je la contemplai avec ravissement. Elle était éclatante de fraîcheur et de gaîté et si lumineuse que la neige paraissait terne derrière elle. Elle ne semblait nullement souffrir du froid, comme si elle appartenait à un autre monde, ignorant de l'hiver. Le monde de la jeunesse, de l'éternel soleil, de l'éternel printemps. Elle appartenait à un autre univers… le froid ne pouvait l'atteindre…

Une peur irraisonnée s'empara de moi, tandis qu'un long frisson me parcourait le dos. Je restai sans voix.

Elle me regardait, espiègle, malicieuse, contente, semblait-il, d'avoir trouvé un compagnon de jeu après cette longue attente que j'imaginais désespérée.

— Vous n'allez pas me dire, reprit-elle en souriant, que vous ne cherchiez personne dans cette rue ; c'est la deuxième fois aujourd'hui que je vous rencontre, allant de porte en porte.

Je rassemblai tout ce qui me restait de sang-froid pour répondre quelque chose qui pût paraître saugrenu ou divertissant.

— Je cherche, lui dis-je, une jeune fille qui passa autrefois une nuit dans cette rue. Elle s'appelait Miroslava…

Le rire partit à nouveau, libre, léger, irréel.

— Ce que vous êtes amusant, dit-elle. Elle s'appelle toujours Miroslava, Miroslava, c'est moi !… Miroslava Kalinowski !…

À ce moment, j'aperçus, noué autour de son cou, à la gavroche, un petit mouchoir de couleur sombre.

La tête me tournait, j'effaçais toutes les invraisemblances, je ne voulais pas les voir. Le regard de Miroslava me transperçait. Jetais devenu un géant vulnérable.

— Et vous, dit-elle, comment vous nomme-t-on ?

J'hésitai un instant et répondis en scrutant son visage :

— On m'appelle Guillaume d'Ermelin.

Un frisson la parcourut tout entière tandis que la peau fine de ses épaules se grainait imperceptiblement. Ses yeux prirent un éclat saisissant. Il était sensible qu'un vif plaisir venait de la parcourir.

— Je vous attendais, dit-elle simplement mais avec une satisfaction évidente et elle ajouta :

— Mes ballerines ne sont pas faites pour marcher dans la neige, mais pour danser. Regardez !

Et gagnant d'un bond le milieu de la rue dans la lumière jaune, elle se mit à tourner, tourner, grande fleur bleue, jouant avec son ombre, soulevant de ses pieds légers la fine poussière blanche qui retombait lentement au rythme même de ses mouvements, tandis que ses mèches blondes, animées de leur vie propre, caressaient son dos, ses épaules nues et la naissance de ses seins.

Une extase profonde se lisait sur son visage. Elle bondissait de plus en plus loin, de plus en plus haut et retombait si lentement, si lentement.

À chaque instant, elle semblait plus légère et je crus qu'elle allait s'envoler tout de bon au-delà des lumières, dans le ciel noir, pour toujours.

Une angoisse montait sourdement en moi, une peur profonde m'envahissait. Je ne pus m'empêcher de crier :

— Miroslava !

Elle vint se poser à mes pieds, ses longues jambes au plus grand de leur écart, douloureusement retombée sur la terre. Elle leva vers moi un visage ruisselant de larmes.

Je me baissai vers elle pour la relever. Elle était légère comme un oiseau. Je l'enveloppai de ma cape et sans trop savoir ce que je faisais, la portai vers le fiacre qui attendait non loin de là.

Je la déposai sur les coussins, ramenai sur ses jambes encore frémissantes un vieux plaid écossais et, sans que j'aie donné aucun ordre, le cocher fouetta son cheval et partit.

*

*   *

Je ne saurais analyser toutes les pensées qui me vinrent alors à l'esprit tandis que nous roulions ainsi au hasard, à la fantaisie de notre vieux conducteur. Je me souviens qu'il emprunta des rues désertes et sombres et si mal pavées que la voiture cahotait et tanguait comme une barque sur une mer déchaînée. À chaque seconde, Miroslava se rapprochait un peu de moi et, bien que le contact de son corps si ténu me donnât la fièvre et me mît cent folies en tête, je m'écartais précipitamment, me serrant dans mon coin comme une grande bête effrayée par un petit serpent…

Ce supplice dura un temps qui me parut fort long et bientôt il me fut impossible de m'éloigner d'elle. J'étais cerné dans l'encoignure et le corps que je craignais et désirais tout à la fois continua d'approcher par une reptation lente, suivie d'avances saccadées, hypocrites, comme provoquées par les secousses de la calèche.

Je n'osais plus tourner les yeux vers elle et j'affectais de contempler par la vitre un paysage imaginaire mais je sentais son regard posé sur moi. Je le sentais ironique plutôt que tendre. Mes pensées vagabondaient. Il me fallait faire sur moi-même un effort surhumain pour ne pas la saisir dans

mes bras et la couvrir de baisers.

Je cherchais de bonne foi mille raisons pour me prouver qu'une telle conduite serait inqualifiable, mais repoussais de seconde en seconde le moment où je devrais l'éloigner avec douceur et fermeté.

Elle avait posé sa tête contre ma poitrine et ses cheveux caressaient mon visage. Je voulus profiter encore quelques instants de ce bonheur innocent. Je cherchais à me créer une mesure du temps qui m'amenait à des repères puérils autant qu'absurdes.

« Au prochain carrefour, pensai-je, je l'éloignerai de moi. » Et je craignais l'arrivée de ce carrefour comme si ma vie en dépendait et que cette croisée des chemins dût m'être fatale, qu'elle marquât la fin de mon bonheur et, bien au-delà, celle de toute espérance. Ce n'était pas une rue que nous allions passer, mais peut-être le Styx lui-même, ses eaux noires coulant dans cette nuit.

Une petite voix murmura contre mon cœur : « Guillaume, j'ai froid… »

Je la serrai dans mes bras, enveloppant de ma cape ses épaules nues.

Elle resta blottie contre moi, rompant de longs silences pour me dire qu'elle était bien, qu'il n'y avait rien de plus merveilleux que cette promenade dans Paris et qu'elle voudrait que la nuit durât toujours. C'était aussi mon plus secret désir et pourtant je savais qu'il me faudrait la reconduire chez elle, qu'il devait être très tard, qu'il serait impardonnable de ma part de prolonger cette étrange intimité.

*

*   *

Nous étions sortis des dédales infernaux des petites rues et nous roulions maintenant sur une grande avenue plantée d'arbres que je reconnus pour être le Cours la Reine. Il était temps de revenir vers la rue des Écouffes.

Je dus m'arracher à ma bienheureuse torpeur, à la chaleur délicieuse de Miroslava lovée entre mes bras, pour appeler le cocher.

Je frappai à la paroi de devant mais rien ne répondit. Le vieux devait somnoler. Je frappai encore. Rien ne se manifesta.

Ce vieil ivrogne s'était-il endormi ? Je baissai la vitre de la portière et, me penchant au-dehors, au risque de me rompre le cou, car nous marchions à bonne allure, je constatai, épouvanté, qu'il n'y avait personne sur le siège du cocher.

*

*   *

Les guides pendaient négligemment, accrochées à la lanterne. Le cheval trottait avec entrain dans l'air glacé, ses naseaux crachant des jets de vapeur, le poil luisant de sueur et d'écume.

Je parvins à saisir les guides et tirai fermement sur les rênes. La bête ralentit et s'arrêta.

Miroslava, tirée d'une bienheureuse somnolence, bâilla, s'étira comme une chatte et dit :

— Guillaume, vous êtes fou !… Fermez bien vite cette fenêtre !…

— Savez-vous, mon ange, que nous avons perdu notre cocher ?…

Elle ne s'en montra nullement surprise et se contenta de déclarer simplement :

— C'était un homme discret, voilà tout !…

Il n’y avait rien à répondre à cela.

Je descendis de voiture, pris le cheval par la bride et le fis monter sur l’esplanade qui borde l’avenue. Je l’attachai à un arbre et attendis le passage d’un taxi en maraude pour reconduire la jeune fille chez elle.

La course fut rapide ; le charme était rompu. Sur le point de me quitter :

— Guillaume, me dit-elle, je regrette que cette soirée se termine d’une façon aussi stupide.

Il y avait de la colère dans ses yeux. Elle se contenait avec difficulté.

Je ne savais que penser, et devant mon silence, elle poursuivit soudain d’une voix plus grave, devenue presque vulgaire :

— Ce n’est généralement pas aux jeunes filles de faire des avances. Ne vous ai-je pas assez montré que je désirais passer la nuit avec vous ? Votre froideur est des plus blessantes… Je vous déplais à ce point ?…

— Vous savez bien que non, répondis-je, mais je vous trouve si jeune… Il m’est difficile d’agir envers vous comme je l’aurais fait avec une femme…

De nouveau elle eut ce rire extraordinaire et conclut :

— Je suis bien plus vieille que vous ne le pensez !… Vous l’apprendrez tôt ou tard, car je suis certaine que nous nous reverrons ! Je le veux !…

Sur ce, elle tourna les talons et disparut lentement dans l’ombre du porche.

Mon dernier regard fut pour ses jambes longues et minces, sous leur corolle transparente de tulle bleuté.

Dans un geste dérisoire, j’étendis les bras pour la saisir, l’appeler vers moi, la retenir, la garder. Mais le lourd battant de bois résonna sous les voûtes et je restai désemparé.

CHAPITRE IV

Rentré chez moi dans mon petit appartement désuet de la rue de Lille, j'essayai en vain de prendre quelque repos.

Le sommeil me fuyait. Je ne pouvais pas ne pas voir cette extraordinaire concordance qui existait entre ce qui venait de se passer et l'aventure relatée par M. d'Ermelin. Une jeune fille répondant à la même description physique, au même nom, rencontrée dans la même rue, à la même époque de l'année, en plein Carnaval…

Il y avait de quoi être troublé…

Et j'étais tombé, en un instant, éperdument, follement, amoureux de cette fée qui était peut-être également sorcière…

L'aurais-je trouvée, moi aussi, morte le lendemain matin, si j'avais osé la ramener chez moi ?… Pourquoi portait-elle comme la Miroslava du comte d'Ermelin un petit foulard noué autour du cou ?… Tant de coïncidences ne pouvaient être le fruit du hasard. Il fallait en convenir…

J'essayai de mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

Pourquoi n'était-elle pas en ce moment allongée près de moi sur ce divan ? J'en avais eu le plus ardent désir et elle aussi sans nul doute… Était-ce vraiment le sens des convenances qui m'avait retenu ?…

Je devais honnêtement reconnaître que ce n'était pas cela… J'étais follement, totalement épris d'elle et une si faible barrière ne m'aurait certainement pas retenu… Non, si je voulais vraiment aller au fond des choses, je devais admettre que je croyais revivre l'aventure de Guillaume d'Ermelin et que je craignais de la retrouver morte le lendemain dans ma chambre et – qui sait ? – apprendre par la police que son cadavre… mais on ne pend plus les femmes à notre époque… Je divaguais… J'en avais parfaitement conscience mais, ainsi qu'il arrive dans certains rêves effrayants où l'on se répète « … ce n'est pas possible, c'est un cauchemar !… », je ne parvenais pas à sortir de l'envoûtement où cet amour insensé m'avait plongé…

Sentant ma raison tomber en lambeaux, je décidai aveuglément de prendre une forte dose de somnifère et je sombrai dans un sommeil sauveur.

*
*   *

Brutalement, le lendemain, je fus éveillé par le téléphone.

C'était un de ces amis abusifs qui appellent sans raison apparente pour vous assener une avalanche de paroles sur les sujets les moins intéressants… Celui-ci avait participé en ma compagnie au dîner de la veille, me reprochait de l'avoir quitté si brusquement et ironisait, à me voir à peine éveillé à pareille heure – il était en effet plus de midi – sur le bel

emploi que j'avais dû faire de ma nuit…

Cette allusion fit jaillir en moi une foule de souvenirs et sa conversation me devint odieuse sur-le-champ. Je prétextai qu'on sonnait à ma porte pour raccrocher sans plus de politesse.

J'avais dû prendre une drogue assez puissante car, allongé de nouveau sur mon lit, je ne parvenais pas à préciser mes pensées. J'étais porté à croire que les événements de la nuit n'avaient jamais existé…

Ce décor de Carnaval, ces masques, ces personnages étranges, cette danseuse ravissante qui prétendait s'appeler Miroslava, tout cela appartenait au fantastique et non à la réalité de tous les jours. Et pourtant, nous étions mercredi, le lendemain du mardi gras ainsi que venait de me le confirmer mon ami et, sur ce fauteuil près de moi, il y avait bien ce haut-de-forme, cette cape de magicien, cet habit d'un autre temps…

Cette cape de magicien… l'idée saugrenue me vint qu'elle avait dû appartenir réellement à un illusionniste et qu'elle gardait le pouvoir de faire apparaître devant vous les êtres que vous désirez le plus connaître… Et j'avais souvent rêvé à Miroslava Kalinowski, la belle adolescente, l'aventurière mystérieuse qui avait bouleversé la vie du comte d'Ermelin…

Était-ce la cause de cette apparition ? Mais s'agissait-il vraiment d'une apparition ?… Je ne le saurais sans doute jamais. Si seulement j'avais gardé une preuve de son existence, je serais sorti de ce doute effrayant qui mettait ma raison en balance. Rien, pas même une fleur fanée, ne venait attester de la réalité de mon amour et cependant je le savais vivre en moi, je sentais sa brûlante présence. J'étais au désespoir.

*
* *

Un pâle rayon de soleil, un faisceau de lumière froide venait éclairer la cape de soie noire.

Soudain, je sursautai.

Sur son col de velours, je venais d'apercevoir un long fil d'or blond. Mon cœur bondit de joie !

Cette preuve, je l'avais là devant moi, ténue et presque irréelle, et dérisoire sans doute, mais je remerciai Dieu de me l'avoir accordée.

Mon bel ange avait laissé ce témoignage de son passage dans ma vie. Je pouvais y croire, je pouvais espérer la revoir…

*
* *

Après une toilette sommaire, je m'habillai à la hâte et me fis conduire aussitôt rue des Écouffes.

Les lieux m'étaient devenus familiers. Il avait dû neiger tôt dans la matinée. Une fine poudre blanche ornait les balcons et les grilles et scintillait au soleil de mars.

Sur le point de passer la lourde porte de chêne massif, sombre et cloutée de fer, j'hésitai un instant. Ma demande n'allait-elle pas paraître extravagante ou suspecte ?… Qu'allais-je dire ou demander ?…

Je ne le savais pas exactement moi-même.

Une main déjà posée sur l'énorme poignée de bronze, j'aperçus, en regardant de côté, dans l'encoignure du mur, une plaque de cuivre terni, mal entretenue, où était gravée cette enseigne bizarre :

« LABORATOIRE STYX, produits nocifs.
DANGER »

J’entrai résolument.

La cour intérieure était telle que je l’imaginais ; elle avait fort souffert du temps et du modernisme.

À droite, un double escalier menait au perron de pierre. De hautes fenêtres à croisillons dominaient les balcons moussus. Au fond, les anciennes écuries avaient été transformées en « Laboratoire » et des bonbonnes vides, ayant contenu sans doute des acides, reposaient pêle-mêle sur les pavés de grès.

Il faisait assez sombre dans la cour, où le soleil ne devait jamais pouvoir entrer, et les laboratoires étaient éclairés. Je pouvais apercevoir, à travers les vitres sales et embuées, des ampoules électriques nues et falotes suspendues au bout de leurs fils.

En grosses lettres, sur la porte, étaient inscrits ces deux mots à la peinture rouge et délavée :

STYX. DANGER

À ma gauche, une vieille femme s’agitait dans la pénombre et curieuse par profession, car ce devait être la concierge, me demanda ce que je cherchais…

— Une jeune fille nommée Kalinowski, répondis-je rapidement, m’efforçant de prendre un ton assuré.

Mais la vieille ne se laissa pas impressionner pour autant.

— Qu’est-ce que vous lui voulez ? dit-elle, sans plus de cérémonie.

— J’ai quelque chose à lui remettre… en mains propres, ajoutai-je tout en me demandant où me mènerait ce petit mensonge…

— Eh bien, dit la vieille, contente de son effet, elle n’est pas là, elle travaille au laboratoire mais c’est la pause de midi. Je peux lui faire une commission quand elle reviendra à deux heures.

— Inutile, dis-je précipitamment, je reviendrai plus tard.

Et je sortis.

*
* *

Il était deux heures moins dix et rien ne m’empêchait de l’attendre dans la rue. Elle habitait certainement cet immeuble. Mais, si la concierge ne m’avait pas indiqué son appartement, c’est sans doute qu’elle avait coutume de déjeuner à l’extérieur. Mais pourquoi ne prenait-elle pas ses repas avec sa mère ? J’en déduisis que celle-ci devait avoir quelque occupation qui la retenait éloignée de chez elle toute la journée ; ce qui n’était pas pour me déplaire.

Je ne voyais pas exactement quelle attitude prendre avec cette dame. Je n’avais d’ailleurs pas pris le temps d’y réfléchir. Jugeait-elle qu’un homme vivant de sa plume – l’expression en elle-même ne faisait pas très sérieux – serait un bon parti pour sa fille en supposant qu’elle fût d’âge à se marier ?…

J’avoue que ce problème ne m’effleura qu’un instant. J’étais trop amoureux et je gardais un souvenir tellement féerique des événements de la veille que l’aspect matrimonial de l’aventure me paraissait par trop

prosaïque.

Je rêvais plutôt d’enlèvement, de chevauchée au clair de lune et j’eusse préféré savoir Miroslava ailleurs que dans un obscur laboratoire.

L’heure s’avançait et je marchais de long en large sur le trottoir, grillant cigarette sur cigarette, consultant ma montre toutes les trente secondes, indifférent à la curiosité de la concierge qui s’était plantée devant sa porte pour observer mon manège plus à l’aise.

Je vis entrer plusieurs personnes mais aucune n’était celle que j’attendais. Enfin, un groupe de quatre jeunes filles apparut. Elles avaient passé leurs manteaux par-dessus leurs blouses blanches.

Je leur demandai si Mlle Kalinowski allait bientôt arriver. Elles étaient en retard et me répondirent à la hâte que Miroslava ne viendrait pas cet après-midi, ayant à passer des commandes dans d’autres laboratoires…

Le monde s’écroulait autour de moi. Bien que l’explication de cette absence fût parfaitement plausible, à nouveau je me mis à douter de l’existence de la jeune fille.

Une espèce de folie de la persécution me gagnait. Tout ce monde essayait de me faire croire à la réalité de ce qui n’avait été qu’un rêve pour m’enfoncer plus avant dans la démence et me précipiter à ma perte.

Je tournai les talons et m’enfuis, courant presque, loin de cette rue maudite…

*

* *

Je me retrouvai, marchant sur les quais glacés, fixant d’un œil vide l’eau glauque de la Seine. Çà et là, je croisai des clochards intrigués. Ils me suivaient du regard comme on surveille un éventuel candidat au suicide.

Cette pensée me fit sursauter. Non parce que je la trouvais absurde, mais plutôt à cause de son évidence… Cette eau noire et rapide qui annonçait la crue du printemps m’attirait certainement. Ses tourbillons, ses volutes enlacées évoquaient par instants la danse de Miroslava et le vol désordonné de sa chevelure.

Je m’arrachai à grand peine à cette contemplation : un miséreux me demandait l’aumône ; je lui donnai une pièce, machinalement et peu à peu, je repris mes esprits.

Un long après-midi s’ouvrait devant moi.

Je décidai tout à coup de l’employer à compulser d’autres archives. Si j’étais le jouet d’une malédiction, du moins allais-je essayer d’en comprendre le mécanisme et, pour cela, il me fallait retourner aux sources.

Il me paraissait absolument nécessaire d’apprendre pourquoi la Miroslava Kalinowski, rencontrée par Guillaume d’Ermelin, avait été pendue. C’était en rapport avec l’affaire des poisons, disait le comte, sans donner de plus amples détails. Or il devait m’être possible de retrouver les pièces et comptes rendus du procès et par là même apprendre, peut-être, quelque chose de nouveau.

C’étaient du moins les raisons dont je me leurrais, la véritable raison étant sans doute qu’en étudiant ces grimoires, j’allais pouvoir me replonger, avec un plaisir morbide, dans la vie de ma bien-aimée, celle d’autrefois ou celle d’aujourd’hui, peu importait…

CHAPITRE V

Je me fis conduire à la Bibliothèque Nationale où j'étais fort connu. On m'apporta assez rapidement une partie des pièces que je demandais. En les parcourant, l'après-midi passa comme un songe. Mais il me fallait revoir aussi certaines archives au musée de la police, quai des Orfèvres. On me confia, par faveur spéciale, les documents.

Je lus, chez moi, fort avant dans la nuit. J'étais à ce point plongé dans le monde où avait vécu M. d'Ermelin que j'en venais presque à oublier le mien et que je confondais de plus en plus les deux Miroslava, la première revivant intensément dans mon imagination, à la faveur des traits de la seconde…

Je découvris une foule de choses, toutes plus surprenantes les unes que les autres, mais dont le sens profond ne m'apparut que bien longtemps après.

En fait, j'avais sous les yeux la preuve que ma vie était en danger mais je ne pouvais alors le comprendre. Je me contenterai donc, pour plus de vérité, de relater les faits tels que je les ai découverts.

*
*   *

J'étudiai donc minutieusement le procès qui avait amené, sous Louis XIV, la première Miroslava à la potence.

Il paraissait qu'elle avait été liée à des personnalités importantes, fortement compromises dans l'Affaire des Poisons. Elle avait reconnu – mais sous quelles pressions ? – avoir participé à des messes noires, avoir pratiqué la magie, s'être livrée au trafic des poudres mortelles.

Je ne trouvai, pour preuve de toutes ces fautes, que des témoignages émanant le plus souvent des mégères sans foi ni loi, filles de mauvaise vie, poissonnières aux Halles, serveuses de cabaret, toutes, sans aucun doute, plus ou moins indicatrices de police, pour masquer leurs propres errements.

L'accusée avouait avoir quinze ans, être sortie depuis peu d'un couvent de Visitandines, ce qui rendait encore plus invraisemblable les horreurs dont on voulait la charger.

… Une certaine dame Duruy prétendait que Miroslava avait nuitamment égorgé un enfant nouveau-né sur le ventre d'une dame très en vue à la cour puisqu'il s'agissait alors de la maîtresse du roi. Ce sacrifice avait eu lieu sur l'autel même d'une église, en présence d'un prêtre renégat qui avait, par surcroît, donné la communion à l'assistance, en se servant d'hosties noires, consacrées à Satan…

Je savais que de telles pratiques avaient eu lieu à maintes reprises tout au long du Moyen-Âge et jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Elles se

perpétuent encore, de nos jours, bien qu'avec plus de discrétion.

Mais, je le répète, et la relation du procès le montrait assez clairement, aucune de ces accusations ne semblait assez établie pour mettre la vie de la jeune fille en danger. Je n'en voyais pour preuve qu'elle ne fut pas brûlée vive comme sorcière. En dépit de ses aveux, elle ne fut que pendue. Il y a là une nuance d'importance pour qui voudra bien se souvenir que l'Inquisition s'emparait de droit de toute personne soupçonnée ou convaincue de s'être livrée à des pratiques contraires à la religion.

Pourquoi, alors, l'avoir pendue ? Je dus parcourir des liasses de manuscrits relatant les divers renvois du procès, les compléments d'instruction, les incidences relatives aux procès de co-inculpés pour aboutir finalement au jugement de Miroslava. On n'avait, tout compte fait, retenu contre elle qu'un seul chef d'accusation : l'empoisonnement d'un gentilhomme breton nommé François d'Ernagor.

C'était, aux dires de la police, un homme d'une trentaine d'années, possédant de la fortune et qui avait rencontré la jeune comtesse à la cour. Une précision sur la date de son décès me frappa singulièrement : il avait été trouvé mort dans ses appartements, à l'aube d'un lendemain de mardi gras et il avait reçu à souper, après un bal masqué, l'accusée qui se trouvait ainsi être la dernière personne qu'il ait vue avant de mourir. Mais, à supposer que le criminel soit Miroslava (nul ne sembla supposer un seul instant qu'il pût s'agir d'un laquais de la victime), il fallait au moins dégager le mobile du crime…

Dans les rapports secrets de la police, il n'était en aucun moment question de rivalité d'intérêt entre d'Ernagor et son assassin. On y lisait tout au contraire que « de tendres liens semblaient les unir et que leur entourage les voyait s'engager avec sympathie sur les chemins fleuris de l'hymen… »

À les savoir ainsi placés sur le plan sentimental, il m'était permis d'avancer plusieurs hypothèses. Le gentilhomme se serait-il engagé et aurait-il repris ensuite sa parole, poussant sa bien-aimée à un geste de vengeance meurtrière ?…

Dans les minutes du procès, les réponses de Miroslava paraissent volontairement évasives. Un mot revient pourtant assez souvent sur ses lèvres. Elle parle d'« affront » et une seule fois elle semble sortir de sa retenue et donner un peu de précisions en déclarant que la nuit de mardi gras, M. d'Ernagor lui avait fait à l'issue du souper un « affront » qu'elle ne pouvait pardonner. Elle n'accepta jamais d'en dire davantage et les magistrats durent se contenter de ce mobile pour expliquer son crime et la condamner à mort.

Je ne compris hélas que plus tard, bien trop tard, de quelle nature était cet affront. Il me fallut chercher encore bien longtemps pour en connaître l'explication, dans toute son horreur…

*

*   *

J'en étais à ce point de mes pensées lorsque je m'avisai que le jour était levé depuis longtemps déjà – en fait, il était plus de midi. J'étais tellement passionné par mon aventure que j'avais compulsé, vingt heures durant, et sans prendre le moindre repos, les grimoires empruntés au musée de la Police.

À peine eus-je pris conscience de la durée de ce travail qu'une fatigue

soudaine me saisit. Je me jetai sur mon lit et m'endormis profondément.

Je m'éveillai tard dans la soirée tenaillé par la faim et la tête encore lourde des visions de meurtres, faits divers, tortures et exécutions qui avaient dû peupler mes rêves, influencés par mes longues lectures. Je ne pouvais me défendre d'un profond malaise, car j'étais suffisamment conscient pour me sentir la proie d'une sorte d'envoûtement.

Les raisonnements les plus élémentaires ne parvenaient plus à me faire dissocier les deux Miroslava et les errements de la première ne pouvaient m'empêcher de lui trouver mille excuses qui me permettaient d'aimer chaque jour plus profondément la seconde, bien que cette distinction entre deux personnalités ne s'avérât pas, je le répète, aussi nette dans les profondeurs de ma pensée et de mon cœur.

Je décidai de me distraire de cette hantise envahissante et d'aller à Saint-Germain-des-Prés, seul endroit où je pouvais prétendre trouver un peu de repos agréable, en joyeuse compagnie. Je choisis de me rendre rue de l'Échaudé, dans le petit restaurant du même nom. C'est, tard dans la soirée, le rendez-vous des comédiens. Ils y viennent après le spectacle en groupes bruyants, parlant encore avec leur timbre bien particulier, le verbe puissant bien dans le masque, tel qu'ils viennent de l'utiliser sur scène. Leurs visages portent encore la trace d'un maquillage hâtivement effacé et leurs âmes sont encore pleines de celle du héros qu'ils ont incarné. Certain commande au garçon – avec grandeur – le pot-au-feu, plat du jour, dans le ton qu'il vient d'employer pour jouer Henri VIII ou le repas du Commandeur, ou bien, variante pleine de saveur, les Misérables ou les Deux Orphelines. Les comédiennes rient très fort, font mille éclats de beauté et d'esprit, ont la plaisanterie leste et le savoir-vivre un peu appuyé des courtisanes ou des reines d'autrefois… On pourrait les croire un peu ivres, alors qu'elles ne le sont le plus souvent que de l'ivresse des applaudissements qu'elles viennent de recevoir.

C'est la détente et la récupération après deux longues heures d'effort où chaque geste, chaque intonation, demande le maximum de précision et de justesse. Ce n'est même plus l'entracte dans la loge parmi les admirateurs de la bonne société, guindés, débitant mille sottises sur le talent de l'auteur et de ses « merveilleux » interprètes, accompagnés de « dames du monde » aux sourires étudiés, mauvaises comédiennes de surcroît et cachant, sous un sourire fielleux et des compliments à double tranchant, une jalousie mal dissimulée et teintée de mépris.

Il est bon de se retrouver à l'auberge comme les comédiens errants d'autrefois, parmi les habitués pas trop curieux, sans quémandeurs d'autographes en mal de puberté.

Ce monde de l'*Échaudé,* je le retrouvais toujours avec plaisir, et pourtant, ce soir-là, je m'y sentis presque étranger. Non que rien y fût changé, c'est moi qui étais devenu différent. Chacun respectant sans doute ma grise mine me laissa dîner dans mon coin. J'en étais cependant au café quand une vague connaissance – je ne l'avais rencontrée qu'assez rarement dans le quartier – sollicita la permission de s'asseoir à ma table. Il eût été difficile de refuser ; il n'y avait pas d'autre place de libre et au surplus j'avais terminé. Il commença son repas en silence, et je lui sus gré de ne pas se croire obligé de se lancer dans ces sortes de conversations insipides, mais polies, qui s'engagent généralement en pareilles circonstances. Il ne m'était donc pas nécessaire de hâter mon départ. Je terminai tranquillement mon café et je commandai un cognac qu'on mit un certain temps à m'apporter en raison de l'affluence.

Bien que profondément absorbé dans mes pensées, je remarquai bientôt que mon vis-à-vis m'observait à la dérobée. Je devais en effet avoir l'air assez fatigué et quelque peu dans la lune ; mais son insistance me devint vite désagréable, et je me mis moi-même bientôt à l'examiner.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, solide, les épaules massives, le teint vermeil ; l'œil clair et le cheveu poivre et sel, coupé en brosse, avec rigueur ; le col souple, la cravate légèrement dénouée ; mais un veston en tweed fauve du meilleur faiseur.

Quelle profession pouvait-il bien exercer ? Médecin ? Un de ces praticiens calmes, paisibles, qui inspirent confiance ? Avocat, lutteur sans éclat, sans subtilité, mais dangereux comme un bulldog décidé à ne pas lâcher sa proie ? Architecte peut-être, ou plutôt entrepreneur de travaux publics, bâtisseur d'autoroutes, aussi solide que ses blocs de ciment ?

— Je suis inspecteur de police, dit-il, et je désirais vous rencontrer.

Cette réponse était surprenante tant elle s'inscrivait dans la démarche de mes réflexions. Je fis un effort pour me ressaisir. Étais-je devenu fou au point de penser à haute voix ? C'était invraisemblable.

— Remettez-vous, dit-il, d'une voix calme et grave de psychiatre calmant un agité, ce n'est pas par hasard que je me suis assis à votre table, ou plutôt, disons que le hasard m'a facilité les choses, c'est un endroit rêvé pour bavarder tranquillement et sans que nul ne prête attention à notre conversation. Vous étiez sur le point de partir et je serais désolé d'abuser de vos instants.

— Il n'en est rien, dis-je, si je puis vous être utile d'une façon ou d'une autre…

— Eh bien, voilà, dit-il, en repoussant son assiette.

— Continuez votre repas, lui dis-je, je vous en prie.

— Inutile, j'ai déjà dîné. Un cognac, lança-t-il en direction du garçon.

— Je vous écoute.

— Figurez-vous, monsieur, enchaîna-t-il du ton le plus posé, que vous êtes soupçonné de meurtre depuis quarante-huit heures.

— Rassurez-vous, lui dis-je, ce n'est pas la première fois, ce sont des choses qui arrivent par ces temps troublés, au meilleur et au plus innocent de nos concitoyens.

— Je dois l'admettre, avoua-t-il, simplement, la police court trop de lièvres à la fois, on lui fait faire de nos jours toutes sortes de besognes qui demandent par exemple des connaissances aussi disparates que celles de psychiatre, de grand couturier, d'expert atomiste ou de bonne d'enfant. Ce n'était pas comme cela autrefois, le monde est devenu compliqué. Tenez, sous la royauté…

Je le coupai :

— Sous Louis XIV, voulez-vous dire… ?

— Précisément.

— Eh bien ! Si vous voulez mon sentiment, sous Louis XIV les affaires criminelles n'étaient certainement pas plus claires que de nos jours ! et la police s'y fourvoyait tout autant…

— Laissons là ces considérations sur l'histoire criminelle et venons-en au fait. Un meurtre a été commis avant-hier soir rue des Écouffes. On vous a vu rôder dans le quartier sans raison apparente… mon devoir est de suivre cette piste…

Je n'entendis pas la fin de sa phrase, mes oreilles bourdonnaient, un brouillard se forma devant mes yeux, et j'entendis tinter par terre un couvert que j'avais dû pousser en m'appuyant à la table pour ne pas

m'évanouir.

La voix calme du policier ronronnait près de moi. Je fis un effort surhumain pour comprendre ce qu'il disait :

— Remettez-vous, voyons, nous allons nous faire remarquer. Buvez votre cognac…

Je l'avalai avec des gestes de somnambule.

— Miroslava, balbutiai-je, Miroslava. Elle est morte ?

— Miroslava ? qui est-ce ? reprit l'inspecteur d'une voix douce mais ferme.

— La jeune fille est-elle morte ?

— Mais non, mais non, vous n'y êtes pas ; c'est un homme qui a été empoisonné…

J'avalai d'un trait le reste de mon verre et repris mes esprits instantanément.

— Je suis très fatigué en ce moment, dis-je pour m'excuser. Je ne connais qu'une seule personne rue des Écouffes et j'ai cru que vous m'annonciez sa mort…

— Vous ne dormez pas assez, votre lumière reste allumée à longueur de nuit. Les archives de notre musée sont tellement passionnantes ? ajouta-t-il avec un sourire narquois.

— Je vois que rien ne vous échappe, mais en quoi mes travaux nocturnes et mon passage rue des Écouffes sont-ils une charge contre moi ?

— C'est assez faible, reconnut honnêtement mon interlocuteur – mais dans mon métier, on ne doit rien négliger – pas le plus petit indice ; or votre présence dans cette rue était inhabituelle, vous vous y êtes fait remarquer à plusieurs reprises dans un laps de temps très court, vous y êtes allé déguisé et masqué à la faveur du carnaval, enfin vous avez essayé de vous introduire dans un laboratoire sous le prétexte le plus futile. Ce laboratoire est spécialisé dans les produits toxiques, et la victime est morte empoisonnée. Un policier est avant tout un cartésien, monsieur. Je ne crois pas volontiers aux coïncidences fortuites.

Nous restâmes un instant silencieux, lui guettant mes réactions, moi, pensant à tout autre chose. Je revivais l'étrange enchaînement de circonstances qui s'était déroulé dans ma vie depuis quelques jours ; moi non plus, je ne croyais pas volontiers aux coïncidences fortuites. Moi aussi, j'avais une énigme à résoudre, ô combien plus compliquée que celle de mon sympathique accusateur ! Il finirait bien par le trouver, tôt ou tard, son assassin – quand il en aurait terminé avec moi pour se consacrer à une piste plus sérieuse. Il n'était pas amoureux, lui, il n'avait qu'à fournir méthodiquement son travail de fourmi, examiner la meule de paille fétu par fétu et il finirait bien par trouver ce qu'il cherchait.

Je dus reconnaître que sa façon de travailler semblait particulièrement délicate. Pourquoi ne m'avait-il pas convoqué, purement et simplement, quai des Orfèvres, puisque ses soupçons lui paraissaient à ce point fondés ? Pourquoi se donner le mal de venir m'interroger ici, dans un monde qu'il connaissait sans doute, mais qui ne devait pas lui être aussi familier que celui de la Tour pointue ?

Une fois encore il répondit à ma question ; il ne manquait pas de flair et sentait mes pensées quand elles rencontraient les siennes.

— Vous n'êtes pas, me dit-il, un suspect ordinaire, un de ces vulgaires gibiers de police qui avouent à coups de bottes dans le derrière. Je tiens à vous préciser que vous êtes surveillé, et de très près, vous ne pourriez vous échapper. Dans ces conditions, j'ai préféré vous interroger, disons en

liberté dans un cadre qui vous est familier.

— Permettez-moi de préciser, lui dis-je, vous préférez traquer la bête au gîte – ici je suis chez moi, ou presque, donc relaxé et décontracté ; vous comptiez sur l'insolite de votre intervention pour me troubler, or si j'ai été troublé un instant, je le concède, c'est pour une tout autre raison, en quelque sorte un malentendu. Je rends hommage à votre science, monsieur l'inspecteur, mais vous perdez votre temps, et moi aussi. J'avais l'intention d'occuper autrement ma soirée – voyez-vous un inconvénient à ce que je me rende rue des Écouffes ? – car tel était mon projet – mon plaisir en serait irrémédiablement gâché si je me savais épié dans mes moindres gestes – et vous pourriez déduire de mon attitude mille choses inexactes ; le comportement d'un homme amoureux a toujours quelque chose de fou et d'inquiétant pour les gens sensés dont vous êtes…

— Cette jeune fille existe donc ?

— Pour mon tourment, oui !

— Je vous crois, mais comprenez qu'il m'est impossible de suspendre ma surveillance ; je peux vous la promettre invisible et d'une discrétion absolue.

— Je n'en veux aucune et je renoncerai plutôt à m'y rendre dans de telles conditions.

— Je ne peux accepter, votre attitude est déraisonnable – vous oubliez que je vous tiens pour le suspect numéro un.

— Cessons ce marchandage. Si vous voulez un assassin, vous l'aurez ce soir, je vous promets de tirer sur la première ombre qui se permettra de suivre la mienne.

— Vous avez un port d'arme ?

— Permanent, délivré sur ordre de M. le préfet de police lui-même, pour des raisons que je n'ai pas à vous livrer. Pourquoi utiliser, si je voulais vraiment attenter à la vie d'un homme, un moyen aussi désuet que le poison ?

J'appelai le garçon pour régler mon addition – l'inspecteur se frottait le menton, il me regardait en souriant avec bonhomie.

— Vous ne m'avez pas convaincu, dit-il, mais je vais faire cesser ce soir la surveillance. Je sens qu'il faut jeter du lest ; attendez-moi un instant, je vais téléphoner, j'en connais deux qui ne seront pas fâchés d'aller dormir.

Il revint quelques instants plus tard, commanda sans me demander mon avis une nouvelle tournée de cognac ; il avait sans nul doute encore quelques questions à me poser. Donnant donnant, je pouvais lui accorder quelques minutes puisqu'il avait eu le beau geste de suspendre ma surveillance.

— Je suis l'inspecteur Vincent, dit-il, je ne suis pas tout à fait un inconnu.

En effet, c'était le plus fin limier de la police judiciaire ; il défrayait régulièrement la chronique et n'avait pas pour habitude de se voir confier des crimes sans importance.

Je lui fis part de mes réflexions ; il répondit :

— C'est que, voyez-vous, ce crime-là n'est pas comme les autres. Je n'y vois aucun mobile classique, intérêt, vengeance. La victime était un jeune homme de la bonne société, d'une famille aisée habitant un de ces vieux hôtels qu'on trouve encore dans ce quartier. Brillant élève de Polytechnique, on ne lui connaissait aucune relation douteuse ni de mœurs particulières…

— Il s'est peut-être suicidé ? Dépression nerveuse. Polytechnique

demande une dépense intellectuelle exceptionnellement rude… une force de caractère peu commune…, la fatigue, une défaillance…

— Non, j'ai la preuve qu'il n'a pas été l'artisan de sa mort, et qu'il a été empoisonné.

— C'est parce qu'il était un polytechnicien qu'on a branché un homme tel que vous sur cette affaire ?

— Pas exactement, cette affaire aurait été sans doute confiée à un inspecteur moins expérimenté, elle aurait peut-être été classée, comme hélas, beaucoup d'autres – nous ne sommes pas infaillibles – si précisément le commissaire du quartier ne s'était inquiété de certains faits curieux et n'avait protesté en haut lieu, du fait que chaque année, ou presque, à la même date, un crime est commis dans le Marais sans qu'on ait retrouvé les coupables. De là à penser qu'il n'y a qu'un seul assassin, un maniaque vraisemblablement…

Je m'efforçai de prendre ma voix la plus calme pour demander :

— Et cette succession de crimes remonte à quand exactement ?

— À la vérité, je n'en sais rien, le commissaire du quartier est en fonction depuis peu, et il en cite cinq en cinq ans, ce qui est amplement suffisant pour demander la tête de l'auteur, si je parviens à prouver qu'il s'agit d'un seul et même individu. S'il en est bien ainsi, vous comprendrez que nous ne sommes pas en présence d'un criminel d'une espèce courante.

— Désolé de ne pouvoir faire l'affaire, dis-je, en essayant de ne rien laisser paraître de mon trouble ; si seulement vous n'étiez pas cartésien à ce point, je vous raconterais une histoire de fantôme qui vous intéresserait…

— Dites toujours !

— Une autre fois, ce serait extrapoler d'ailleurs, car mon histoire n'a sans doute qu'un rapport très lointain avec ce qui vous intéresse. Au plaisir de vous revoir bientôt, monsieur l'inspecteur.

Je me levai et lui serrai la main cordialement.

CHAPITRE VI

Je décidai de me rendre à pied rue des Écouffes. Je gagnai la Seine, passai le Pont-Neuf et arrivai bientôt dans la rue de Rivoli déjà tout encombrée par le trafic des Halles ; on pouvait me suivre évidemment, en se dissimulant derrière les files de camions, mais si l'inspecteur Vincent m'avait manqué de parole (et comment croire véritablement à la parole d'un policier ?), il lui était plus facile de me faire surveiller dans le quartier du Marais puisque je lui avais avoué mon intention d'y aller.

Je marchais d'un bon pas, cherchant à mettre de l'ordre dans tout ce que je savais de cette extraordinaire histoire. Si je croyais à la survivance de Miroslava, à sa réincarnation au long des siècles (c'était déjà une hypothèse inquiétante, mais enfin…) je pouvais aussi conclure au renouvellement périodique d'un drame, l'empoisonnement d'un gentilhomme habitant de ce vieux quartier. Cinq crimes en cinq ans, cela prouvait à l'évidence que Miroslava n'y était pour rien. Cinq ans auparavant, elle n'avait qu'une dizaine d'années, mais je commençais peut-être à comprendre ce qui était arrivé à la première Miroslava, du moins en avais-je l'impression.

Un assassin, un maniaque sans doute, qui existait au dix-septième siècle, comme il existait de nos jours, perpétrait son crime un soir de carnaval… et la jeune comtesse prise dans un réseau de mensonges et de calomnie avait payé pour lui.

Une seconde Miroslava Kalinowski habitant pour son malheur le même quartier, se voyait mise en présence – pas encore, j'anticipais – d'un crime exactement semblable ; mais je la savais tout aussi innocente que la première – et fort heureusement pour elle, le suspect numéro un c'était moi. La police ignorait jusqu'à son existence, et j'étais persuadé que la jeune fille n'avait jamais rencontré la victime ; mais mon esprit en était à ce point malade et torturé que je voulais en avoir la certitude absolue. J'allais, moi aussi, me transformer en inspecteur et interroger la jeune fille, pour mieux la défendre, pensai-je, au cas où une fatalité inexplicable la ferait tomber dans le même traquenard que son homonyme de jadis.

Telle était à ce moment l'absurdité de mes pensées. Deux heures sonnaient au clocher d'une église toute proche… je ne pouvais m'attendre à la rencontrer si tard devant sa porte… C'est pourtant ce qu'il advint. Elle m'attendait. Je dis bien, elle m'attendait. Ses premières paroles furent pour me dire :

— Je savais bien que vous viendriez me voir, Guillaume. Rien désormais ne pourrait nous séparer.

Elle leva ses bras minces, et je la serrai contre moi tandis qu'elle m'embrassait.

Je n'oublierai jamais ce premier baiser, frais, si frais. Elle devait m'attendre ainsi dehors depuis longtemps. Son visage était glacé, très pâle,

ses pommettes un peu trop roses, ses cheveux défaits ruisselaient sur ses épaules nues.

Je l'éloignai pour la contempler ; elle portait une robe de soie noire très simple et très élégante, ornée sur le devant d'un ruban frangé de dentelle également noire. Cette robe faisait ressortir la blancheur extraordinaire de sa peau et soulignait la forme élancée de son corps et de ses jambes. Elle portait des souliers fins, vernis, agrémentés d'un petit nœud de velours, un petit foulard de dentelle noire était noué à son cou.

— Quelle folie, dis-je, de sortir ainsi à pareille heure, en plein hiver !

J'ôtai mon manteau pour la couvrir.

— Emmenez-moi, dit-elle sans paraître écouter mes reproches, ma mère est partie pour deux semaines dans le Nord, rendre visite à des amis. Je n'ai pas voulu l'accompagner. Je vous attendais, Guillaume. Emmenez-moi chez vous, ici c'est trop triste.

Sans plus réfléchir, sans même penser un seul instant à la surveillance qu'on avait peut-être maintenue, et au danger qu'il y avait, à plus d'un titre, de la compromettre en me montrant avec elle, je la pris par les épaules et l'emmenai rapidement, la serrant contre moi, comme un trésor inestimable qu'elle était, craignant de la voir s'envoler comme un rêve.

Je ne crus réellement à mon bonheur qu'après avoir refermé sur nous ma porte à double tour.

Jamais mon appartement ne m'avait semblé plus accueillant, plus chaud, plus douillet, plus secret, tout encombré de livres qu'il était, de bibelots curieux et de meubles anciens ; il prit soudain une ordonnance, une vie qu'il n'avait encore jamais dévoilées. Miroslava évoluait, le visage grave, avec des gestes gracieux de biche, observant, flairant toute chose, comme font les chats quand ils découvrent un nouveau domaine, avec prudence et minutie.

Apparemment satisfaite de son examen, elle quitta son air préoccupé pour un sourire radieux et vint m'embrasser, me donnant l'impression que ce nouveau baiser signifiait qu'elle approuvait pleinement et adoptait le décor que j'avais dressé autour de ma vie.

— Parfait, dit-elle, nous allons enfin pouvoir terminer cette merveilleuse nuit de carnaval, si cruellement interrompue.

Elle tendit le cou, se dressa sur la pointe des pieds pour examiner quelques livres sur un rayonnage élevé, puis se retourna brusquement.

— Où est le réfrigérateur ? J'ai une faim de loup et j'aimerais boire du champagne et de la vodka. Vous en avez, évidemment ?

Évidemment, j'en avais ; ces désirs ne me surprenaient nullement, je les connaissais depuis longtemps. On ne pouvait imaginer Miroslava Kalinowski goûter à autre chose.

Je vivais dans un rêve, je poursuivais un rêve où rien ne ressemblait exactement à la réalité, où tout était étrange, simple et facile, d'une séduisante clarté, d'une éblouissante perversité.

— Vous écrivez ? dit-elle, en me désignant un manuscrit.

— Quelquefois, quand je n'ai rien de mieux à faire.

— Je sais, dit-elle, quand la vie est sans histoires, il faut en inventer, mais il est encore préférable de vivre une vie aventureuse, n'est-ce pas ?

J'étais de cet avis, mais d'où tenait-elle une si grande sagesse ?

Elle voulut absolument faire sauter le premier bouchon de champagne.

— C'est le coup de feu, dit-elle, qui lance le départ des coursiers à longues crinières. Ils vont nous emporter dans la nuit par-dessus les nuages, au pays des clairières, loin des marais moisis et des villes aux

maisons sales, aux ruelles malodorantes, sous un ciel toujours bleu, sur des plages au sable d'or ; les vagues de l'océan lécheront mon corps tout nu, comme des millions de langues tièdes, pour apaiser les brûlures du soleil.

Elle se grisait de paroles, faisait jaillir un feu d'artifice d'images, pétillantes comme le champagne qu'elle versait généreusement dans nos coupes. Je ne doutais pas un instant qu'elle fût d'un autre monde, fée ou sorcière, peu importait. Nous étions sur ses coursiers à longues crinières et j'étais déjà loin, très loin, si loin qu'en regardant en arrière je n'apercevais plus de moi qu'une ombre étroite et ridicule qui cherchait en vain à me rattraper en faisant des contorsions de gnome grotesque ; ombre pâle engluée dans la grisaille des villes tristes et sombres.

Devant moi tout au contraire grandissait à chaque instant une fille que j'avais crue jeune, faible et gracile. Son corps prenait soudain une densité extraordinaire, ses seins bondissaient sous la soie, ses cuisses et son ventre accusaient des rondeurs agressives ; ses bras aussi avaient pris un galbe que je ne leur avais jamais soupçonné. Une extase inconnue m'envahissait. J'étais pris par ses gestes et par ses paroles comme on doit l'être par une incantation magique ; la musique des mots, l'envoûtement des attitudes…

Elle était devenue la prêtresse d'Éros, la Vénus invincible, une Cléopâtre aux cheveux de lin. J'étais son prisonnier et là où César et Antoine avaient baissé les armes, que pouvais-je faire ?

Elle traçait autour de moi des cercles magiques, invisibles, mais ô combien réels et puissants, de plus en plus étroits ; je tournais autour d'elle, dans une douce euphorie, comme un papillon de nuit autour de la lampe allumée et je me rapprochais d'instant en instant de l'objet de ma fascination, bien qu'au fond de moi je sentisse parfaitement que ce serait ma perte.

Un désir intense, intolérable, s'était emparé de tout mon être, et la petite lueur de conscience au plus profond de ce qu'il me restait de pensée, était impuissante à me faire échapper au danger.

Mais quel danger ? Je ne le savais déjà plus, l'avais-je jamais su ? Existait-il vraiment ? Toutes les forces de la passion se conjuguaient pour le mettre en doute, me répétant sans cesse : de quoi as-tu peur ? N'est-elle pas belle et jeune et séduisante et désirable ? Ne vois-tu pas qu'elle t'aime ?

Elle était allongée sur le divan – je m'emparai d'elle – Et soudain, ce fut le silence : Miroslava avait cessé brusquement de parler. Je contemplai son visage – jamais je n'oublierai la lueur froide et triomphante de son regard, son sourire mince et glacé. Elle devint tout à coup très pâle, je savais que je lui faisais mal. Elle serra les dents sans cesser de sourire et quand le sacrifice fut achevé, elle eut ce mot inoubliable : elle dit simplement : « merci. »

Comment décrire les heures qui suivirent ? Nous voguions sur une mer déchaînée. Elle si pure, si naïve l'instant d'avant, dévoilait une science de l'amour étourdissante et que très peu de femmes peuvent se vanter de connaître. Elle en faisait un art comme seules les courtisanes de l'antiquité devaient le pratiquer ; le moindre de ses gestes, de ses silences, de ses soupirs, de ses regards, pénétrait au plus profond de mon cœur pour activer toujours davantage mes sens exacerbés. Il semblait qu'elle voulait rattraper des années et des siècles d'abstinence. Les heures passèrent avec une rapidité foudroyante et nous nous sommes endormis ensemble si brusquement que je ne me souviens pas avoir connu la moindre fatigue ni senti venir le sommeil.

*
* *

Quand je m'éveillai, le premier, il faisait grand jour.

La lumière froide de l'hiver éclairait son corps nu, si blanc qu'il me sembla voir un cadavre à mes côtés. Brusquement, je compris qu'elle était morte. Une peur panique s'empara de moi, aucun souffle ne soulevait sa poitrine. Ses lèvres entrouvertes laissaient voir l'éclat de ses dents, lui prêtaient le sourire hideux de la mort. Elle portait encore au cou son foulard de dentelle. Les doigts tremblants je le dénouai lentement, avec mille précautions. Ce fut un travail long et pénible. J'avais le sentiment de profaner un secret que je ne devais pas connaître et peut-être de la dénuder enfin, à jamais. Je dégageai peu à peu sa nuque marbrée et peu à peu apparut un sillon profond, bleuté, comme un collier, un horrible collier qu'elle devait porter depuis longtemps, la trace définitive du collier de chanvre. Je ne pus supporter ce spectacle plus longtemps et je renouai le foulard à la hâte.

Des larmes me montèrent aux yeux. Je caressai ses seins, ils étaient de marbre ; je pris son beau visage dans mes mains, ses joues froides et sa chair durcie me glaçaient les paumes, le front, les tempes, les yeux et les lèvres enfin.

Un léger râle sortit de sa bouche ; je crus un instant qu'elle vivait, mais je compris que cette illusion venait de ce que je m'étais appuyé contre sa poitrine. Ma raison vacillait, je la pris dans mes bras, la serrai contre moi en lui parlant tout bas – puis de plus en plus fort, et je criai en sanglotant :

— Miroslava, tu n'es pas morte ! c'est impossible ! Je t'aime trop, ne m'abandonne pas, reste encore avec moi, tu es si belle, si jeune ! Reviens ! Et je l'embrassai à nouveau. Un silence profond et lourd s'installa entre nous, comme un mur épais, insondable, les frontières mêmes de la mort. Puis il se produisit quelque chose d'extraordinaire, un miracle, un véritable miracle ; je continuai de l'embrasser désespérément : ses lèvres frémirent imperceptiblement sous les miennes et un martèlement sourd, tout d'abord indistinct, alla en s'amplifiant jusqu'à envahir la chambre d'un bruit assourdissant. Dégrisé, effrayé, je m'étais dressé au-dessus d'elle et la contemplais, toujours rigide, inanimée. Ce martèlement puissant qui vibrait jusque dans ma poitrine, c'était les battements de son cœur ; ils se répercutaient contre les murs, comme les vibrations d'un gong gigantesque.

Instinctivement, je me protégeai les oreilles, toute la maison vibrait, les cristaux du lustre cliquetaient. Le tam-tam infernal dura longtemps sans que rien ne se transformât dans l'apparence physique de Miroslava, puis, peu à peu, les coups diminuèrent d'intensité, tout en gardant leur rythme, et bientôt je ne les entendis plus.

Était-elle retournée à la mort après cet ultime et gigantesque effort, après ce dernier sursis ? Je sombrai à nouveau dans le désespoir, je laissai tomber ma tête sur sa poitrine et là je ne pus me retenir de pleurer. Je sombrai dans le gouffre sans fond de ma détresse. Cela dura longtemps encore – puis soudain j'entendis tout contre mon oreille des battements légers dans sa poitrine. Elle était revenue des lointains rivages, elle vivait. Une joie sauvage me saisit, je l'embrassai comme un fou, je m'allongeai sur elle pour la réchauffer de mon corps, et sans le vouloir, sans même y penser, je la pris à nouveau brutalement, belle statue de pierre offerte et

consentante. J’avais perdu l’esprit…

Nous reprîmes connaissance ensemble ; j’ouvris des yeux étonnés et plongeai dans son regard grand ouvert – la surprise se peignait également sur nos visages. Nous avions le sentiment de sortir d’un effroyable cauchemar. Nos soupirs se joignirent, puis elle esquissa un faible sourire. Je souriais moi aussi ; soudain elle jeta ses bras autour de mon cou et m’attira de nouveau vers elle…

— Guillaume, mon seigneur, dit-elle haletante, vous me rendez la vie…

Il me sembla longtemps encore entendre au fond de moi les battements de son cœur.

CHAPITRE VII

Je m'étais absenté quelques instants pour préparer du thé.

Je la retrouvai habillée, prête à partir. Il me fallut faire un grand effort sur moi-même pour ne pas montrer mon émotion et la peur panique que j'éprouvais à la perdre.

Je lui proposai une tasse de thé, qu'elle accepta, puis l'ayant contemplée en silence, les yeux grands ouverts – elle semblait poursuivre un rêve intérieur – se ravisa et dit :

— Je n'ai pas le temps. Je dois partir. Il me faut changer de robe chez moi et passer au laboratoire. Je crains de me faire « attraper »…

Elle eut, en disant ces mots, une expression presque enfantine…

— Mais que faites-vous donc dans ce laboratoire ? lui dis-je véritablement intrigué.

— Oh, répondit-elle, rien de bien intéressant. Je manipule des substances dangereuses, voilà tout. Il faut bien gagner sa vie d'une façon ou d'une autre et, Dieu merci, il ne m'est pas encore arrivé d'accident !… Il y a surtout d'énormes cuves d'acide près desquelles je ne peux passer sans frémir : c'est de l'acide sulfurique !… Et pourtant ces cuves me fascinent. Je m'amuse parfois à jeter dedans des petits morceaux de jambon pris dans mes sandwiches. Ils disparaissent en une seconde, et n'atteignent jamais le fond. Ils sont dissous à quelques centimètres de la surface…

Le regard de Miroslava était devenu brillant. Ses pommettes s'empourprèrent. Elle parlait plus vite et je craignais que ses nerfs ne fussent malades.

— … Un jour, dit-elle, puis elle s'arrêta et me contempla d'un regard étonné comme si elle découvrait ma présence qu'elle avait un instant oubliée… un jour j'étais seule dans la salle aux acides, j'ai vu un gros rat courir sur le bord d'une cuve ou plutôt sur un cloisonnement entre deux cuves. Il avançait, en équilibre instable, puis affolé en me voyant arriver, il s'immobilisa en montrant les dents et en poussant des couinements plaintifs. Il ne devrait pas y avoir des rats dans ce laboratoire puisqu'on y fabrique entre autres choses des produits pour les détruire. J'ai pris un bâton et – c'est affreux, n'est-ce pas ? – je l'ai poussé.

« Il se cramponnait désespérément de toutes ses griffes, sur le rebord lisse de la céramique. Il s'aidait aussi de sa longue queue dont il se servait comme d'un tentacule et tout à coup, l'extrémité de sa queue a touché l'acide… Il a poussé un hurlement que je n'oublierai jamais !… Je n'oublierai non plus jamais la joie sauvage qui s'empara de moi à cet instant. Je m'acharnai sur la bête, frappant de toutes mes forces pour la faire basculer. Le rat tenait bon en gémissant de douleur. Je redoublai mes coups. Il fit enfin une ultime tentative pour se sauver, essayer de bondir vers un autre bord, mais ses pattes avaient manqué de prise ; il tomba dans l'acide, remonta à la surface en hurlant de douleur et se mit à nager en

aveugle vers le centre de la citerne, les yeux déjà rongés… La seconde d'après, il n'avait plus de poils ; sa peau était à vif. Ensuite ce fut une masse rouge, sanguinolente, agitée de soubresauts grotesques puis une chose immonde qui s'enfonça peu à peu et disparut vers le fond…

« J'étais partagée entre l'horreur et le triomphe. Je me frottai les mains et c'est alors que j'éprouvai une peur atroce. Mes mains étaient humides. Je voulus les sentir, il me sembla reconnaître l'odeur de l'acide sulfurique. Je venais d'être éclaboussée, je brûlai à mon tour… Quelqu'un entra. Je tombai évanouie…

« Quand je revins à moi, je contemplai mes doigts. Ils ne portaient aucune trace de brûlure. D'ailleurs je n'avais ressenti aucune douleur. Je ne sus jamais pourquoi mes mains étaient humides…

— Vous en étiez quitte pour la peur, dis-je assez sottement, pour manifester ma présence, qu'elle semblait avoir à nouveau oubliée…

— Non, répondit-elle ; huit jours plus tard, je perdis la peau de mes mains. Elle se retira comme un gant, me faisant des doigts plus fins et plus blancs mais je ne souffris à aucun moment…

Je bus un peu de thé qui était froid. Miroslava avait retrouvé son teint de lys. Son excitation était tombée.

— Je me demande pourquoi je vous raconte tout cela, dit-elle rêveuse, et le temps passe !… À ce soir… je viendrai moi-même vous rejoindre.

Elle me donna un baiser furtif sur la joue et s'en fut.

*

*   *

Seul, je terminai ce qui restait de liquide au fond de ma tasse et constatai que j'avais oublié d'y mettre du sucre. Je grignotai machinalement une tranche de pudding… une forte migraine m'assomma tout à coup.

Des images de plus en plus chaotiques se bousculaient dans ma tête. Un épouvantable mélange de corps blancs et morts, de pendus, de masques hilares, de cœurs battants à se rompre et de substances rougeâtres et gélatineuses achevant de se résorber dans l'acide.

La migraine devint bientôt insupportable et atteignit un degré que je n'avais, de ma vie, jamais ressenti. Puis elle se calma aussi brutalement qu'elle m'était venue et je me retrouvai, la tête vide, surpris, inquiet, guettant un nouveau retour de la douleur.

Il n'en fut rien. Je me remis à penser à Miroslava.

L'envie me prit de me rendre rue des Écouffes. C'était stupide, évidemment, je n'avais rien à y faire. Je risquais surtout d'intriguer encore davantage les inspecteurs de police qui devaient rôder dans les parages et de fixer définitivement leur attention sur la jeune fille ce qui eût été du dernier maladroit…

Je décidai donc de rester sagement chez moi et puisqu'il m'était impossible de m'évader de l'image de Miroslava, de celle qui venait de me quitter ou de l'autre, mieux valait me plonger délibérément dans la lecture des archives anciennes qui n'avaient sans doute pas encore livré tous leurs secrets.

J'avais tout un après-midi pour déchiffrer ces textes. J'allumai donc une cigarette et je me mis à lire un peu au hasard. J'appris encore une foule de détails sur la comtesse Miroslava Kalinowski, détails qui me la peignaient sous un jour peut-être moins innocent que je ne l'avais vue jusque-là.

J'appris ainsi que deux sergents avaient saisi une cassette rouge contenant des fioles remplies de divers liquides, ainsi que des lettres compromettantes, adressées à un apothicaire savant chimiste nommé Marinelli, inventeur du sulfate de potasse et souvent consulté par les médecins du roi. Il habitait rue du Petit Lion et son officine était constamment surveillée par la police qui le savait grand fournisseur de philtres, de « poudres d'amour », mais aussi de « poudres de succession » ainsi appelées parce qu'elles permettaient de se débarrasser d'un conjoint gênant…

Mais la police n'intervenait jamais. Les sorciers et magiciennes, ses clientes, car on y voyait entrer beaucoup plus de femmes que d'hommes appartenaient tous à la meilleure société.

Le contenu des fioles de Miroslava fut expérimenté sur des animaux qui périrent dans d'affreuses contorsions.

En relisant attentivement des pages que j'avais parcourues un peu hâtivement, je constatai que le serviteur de la jeune comtesse, (était-ce également son cocher, en supposant qu'il s'agisse de la Miroslava rencontrée par le comte d'Ermelin ?…) que ce serviteur donc, n'était nullement polonais. Il prétendait s'appeler La Chaussée. Le lieutenant civil qui mena l'affaire rondement le fit incarcérer en tant que complice. La procédure, en ce qui le concerne, se déroula promptement au Châtelet, puis à la Tournelle et tandis que la comtesse, profitant de complicités évidentes, s'enfuyait en Angleterre – ceci ne plaide pas non plus en sa faveur – La Chaussée fut interrogé sous la torture et « reconnut ses crimes pour décharger sa conscience ». Les textes n'en disent pas davantage mais laissent entendre qu'il avait aidé sa maîtresse dans l'accomplissement de ses projets criminels et qu'il avait participé d'une façon ou d'une autre à l'empoisonnement de M. d'Ernagor. Il fut condamné à mort et expira sur la roue, en place de Grève.

Pendant ce temps, on entreprit de négocier avec l'Angleterre l'extradition de la comtesse, entreprise difficile et longue qui permit à Miroslava de s'enfuir à temps vers les Pays-Bas.

Elle fait alors figure de bête traquée, ce qui n'est d'ailleurs pas une preuve de sa culpabilité. Toujours est-il qu'elle quitte bientôt les Pays-Bas pour la Picardie où elle se réfugie dans un couvent. Des troubles l'en délogent, sur l'origine desquels il est impossible de se faire une idée précise. Elle gagne Cambrai, puis Liège où elle est finalement arrêtée par un capitaine exempt du guet nommé Alain Sagon. C'est là que l'on saisit dans ses bagages la fameuse cassette rouge.

Un certain lieutenant de police Michel Goudy qui instruisit son procès écrit à ce propos : « C'est Dieu qui a permis que cette misérable qui fuyait de royaume en royaume ait eu soin d'écrire et de porter avec elle les preuves qui étaient nécessaires pour sa condamnation… »

Mais tout ceci n'est, hélas, pas très convaincant. On sait assez que la police sait « trouver » des preuves, avec l'aide de Dieu ou du Diable, là précisément où elles font défaut !…

Tandis qu'on ramenait la comtesse vers Paris, on dépêcha de toute urgence vers elle, un conseiller de la Grande Chambre qui lui fit subir un premier interrogatoire, avant qu'elle ait pu préparer sa défense ou consulter des gens de robe de ses amis qui avaient sans doute connu le gentilhomme breton, sa victime présumée.

J'eus la chance de retrouver les vieux feuillets jaunis où sont inscrits les questions et les réponses de cet interrogatoire qui eut lieu à Mézières et

dont l'absurdité certainement voulue était bien propre à désarçonner un esprit aussi jeune que celui de Miroslava. En voici le texte :

« … Interrogée sur le premier article d'une hypothétique confession, dans quelle maison elle a fait mettre le feu…

« A dit ne l'avoir point fait. Lorsqu'elle avait écrit de pareilles choses, si tant est qu'elles les avait écrites, elle devait avoir l'esprit troublé…

« Interrogée sur six autres articles (non précisés !) de sa « confession »…

« A dit qu'elle ne sait ce que c'est et ne se souvient pas de cela…

« Interrogée si elle n'a point empoisonné son père et ses frères…

« A dit ne pas l'avoir fait et précisé n'avoir pas de frère à sa connaissance…

« À elle représentées huit lettres adressées à un apothicaire nommé Marinelli…

« A dit ne pas savoir ce que c'était…

« Interrogée pourquoi elle disait que le sieur d'Ernagor lui avait manqué de respect…

« A dit qu'aucune femme bien née n'aurait supporté un tel manquement… »

Conduite sous bonne escorte à Paris, car l'on savait que l'opinion publique était passionnée, elle fut incarcérée à la Conciergerie.

*

* *

J'en étais à ce point de mes découvertes lorsque je m'aperçus que la nuit était tombée.

Miroslava, la mienne, n'était pas revenue et devant cette absence, je doutais une fois encore de son existence même. Mon imagination vagabondait à nouveau et bien que fatigué par la lecture difficile de ces manuscrits, je m'astreignis à poursuivre mes recherches dans le passé car je sentais intensément que je découvrirais là le secret de toute cette énigme.

L'opinion, je l'ai dit, était très échauffée par cette affaire qui rappelait sur plus d'un point le procès d'empoisonneuses devenues célèbres et appartenant également à la noblesse. « Cela fait tort aux affaires de guerre » écrivait un chroniqueur de l'époque…

Le roi qui était alors en campagne ne s'y trompa pas. Il n'ignorait pas, en effet, qu'il y avait de fortes sollicitations et beaucoup d'argent répandu… Il écrivit donc à son ministre, afin qu'il intervînt auprès du premier président et du procureur général pour leur faire savoir que Sa Majesté entendait « qu'ils feront tout ce que des gens de bien comme eux doivent faire… »

Le privilège de sa haute naissance donnait en effet à la comtesse pour juges les membres de la haute juridiction du royaume, la Grande Chambre du Parlement et la Tournelle réunies qui tinrent vingt-deux audiences sous la présidence du premier président Duthuy qui écrit :

« … C'est un esprit qui nous épouvante. Nous travaillâmes hier à son affaire jusqu'à huit heures du soir. Elle fut confrontée dans la Chambre avec le sieur Marinelli pendant treize heures. Elle l'a été aujourd'hui cinq et elle a soutenu ces deux confrontations d'un air surprenant. On ne peut pas avoir plus de respect pour les juges, ni plus de fierté pour le témoin à qui on la confrontait, lui reprochant néanmoins d'être un savant trop versé dans l'art de manier, en cornues, des substances maléfiques, pour ne pas en voir l'usage partout et jusque dans les mains des gens de bien, mais que pour sa part, elle en ignorait l'usage, n'étant pas de ces sottes de femmes

savantes qui prétendaient connaître les secrets de la nature et la nature des astres. Et que le témoignage d'un tel homme ne pouvait être retenu contre elle, non plus qu'aucun témoignage d'aucun docteur de la Sorbonne… »

Ceci d'ailleurs tendrait à prouver que le sieur Marinelli, conscient des dangers de son commerce, avait accepté de charger la jeune comtesse pour complaire à quelqu'un de ses puissants protecteurs…

Et le premier président de poursuivre :

« Il fallut à la comtesse Kalinowski une énergie surprenante pour tenir ferme pendant ces longues heures d'interrogatoire sur la position de défense qu'elle avait choisie : tout nier même devant les accusations les plus accablantes. Elle y mettait une fierté de caste, ayant conscience de défendre toute la noblesse, accusée en sa personne. Elle avait le sentiment qu'un aveu de sa part entraînerait d'autres poursuites contre des personnes de son rang, qui, pour n'avoir pas été ses complices, avaient agi comme elle… »

On voit que le premier président la tenait pour coupable, tout en admettant que le mobile du crime devait être recherché dans un domaine que la pudeur d'une femme lui interdisait de dévoiler. Il expliquait ainsi la fermeté que Miroslava apporta à ne rien avouer, même lorsque, la procédure achevée, il essaya de l'attendrir, de réveiller en elle des sentiments humains, des regrets, des repentirs. Les juges ne pouvaient dissimuler une extrême émotion devant la jeunesse et la grâce de l'accusée. Elle resta immobile et refusa de parler.

La Cour la condamna à faire amende honorable publiquement, devant le grand portail de Notre-Dame, à « déclarer que méchamment, par vengeance, elle avait empoisonné le seigneur d'Ernagor dont elle se repent et demande pardon à Dieu, au roi et à la justice ; ce fait, menée et conduite en la place de Grève de cette ville pour y avoir la tête tranchée sur un échafaud, qui pour cet effet sera dressé en ladite place ; son corps brûlé et les cendres jetées au vent, icelle préalablement appliquée à la question ordinaire pour avoir révélation de ses complices… »

Je sursautai. Le comte d'Ermelin avait parfaitement précisé et certains rapports de police également, ainsi que la trace laissée sur le cou de la défunte que la comtesse Kalinowski avait été pendue ; or le jugement la condamnait à être décapitée et brûlée. S'agissait-il vraiment de la même personne ?… Il m'était permis d'en douter. À moins qu'une justice expéditive, pressée d'en finir et d'éviter les grands rassemblements de foules que ne manquaient pas de provoquer les exécutions à la hache, supplices réservés aux gens de la noblesse, eût préféré, in extremis, le gibet anonyme et plus discret. D'autant qu'à cette époque, le prestige de l'aristocratie allait s'amenuisant ; le peuple prenait déjà un dangereux plaisir à voir couler le sang bleu, qu'il répandit, plus tard, à profusion… Je dus admettre que je ne trouvais d'autre explication à cette substitution de supplice, si substitution il y avait eu…

Mais autre chose m'intéressait dans ce que je venais de découvrir, et peut-être davantage, l'intuition qu'avait eue le premier président d'une cause cachée au crime de Miroslava, d'une cause secrète située « dans un domaine que la pudeur d'une femme bien née lui interdisait de dévoiler » ? Je sentais que si un jour, je pouvais découvrir cette cause, tout enfin s'éclaircirait…

On frappa à ma porte.

Je regardai l'heure. Il était presque minuit. Le cœur battant, j'allai ouvrir.

C’était l’inspecteur Vincent…

CHAPITRE VIII

— J'ai vu de la lumière à vos fenêtres, dit-il. Je me suis permis de monter bavarder un instant avec vous, en ami.

— Vous continuez de me surveiller, de me soupçonner ?

— Soupçonner est un peu fort, mais on n'abandonne pas comme cela une piste. Avouez que votre comportement est assez bizarre… Vous dormez peu, à ce que je vois. Si je vous tenais pour coupable, je penserais que le remords vous ôte le sommeil. Je vous trouve d'ailleurs la mine assez fatiguée. Malgré un sang-froid auquel je rends hommage, vous semblez nerveux, fébrile, agité. Vous êtes au bord de la dépression nerveuse… Je devrais, je pense, vous laisser vous reposer, ce n'est pas une heure pour venir bavarder. Je vous dérange, peut-être ?…

— Précisément, répondis-je avec brusquerie. J'attends une visite.

Il était préférable de l'avouer. Miroslava pouvait venir d'une minute à l'autre et bien qu'il me fût extrêmement désagréable qu'elle se trouvât en présence du policier, mieux valait prévenir sa venue.

D'ailleurs l'inspecteur Vincent aurait peut-être le tact d'abréger la conversation. Je n'osais trop l'espérer et c'est cependant ce qu'il fit.

— Alors je serai bref, dit-il visiblement ennuyé de ne pouvoir mener tranquillement la conversation, par touches allusives, pour en venir à ses fins.

« J'étais venu vous poser une question qui va sans doute vous paraître stupide : vos voisins ne se sont-ils pas plaints aujourd'hui du bruit que vous avez fait ce matin ?

Je ne pus dissimuler ma stupéfaction, mais l'inspecteur dut mettre cette réaction sur le compte d'une simple surprise. Or je pensais à la résurrection de Miroslava, à ces battements de cœur assourdissants. C'est de ce bruit-là sans doute que parlait l'inspecteur.

Je décidai de répondre prudemment. De l'extérieur, il était impossible de comprendre la source de ces battements, d'identifier leur origine…

— Vous avez entendu quelque chose d'anormal ?

— Pas personnellement, mais respectant la promesse que je vous ai faite, je n'ai rétabli la surveillance que tôt dans la matinée. Rassurez-vous d'ailleurs, je l'ai interrompue à midi. Vous n'êtes plus mon suspect numéro un.

J'étais bien aise de l'apprendre, encore qu'il m'apparaissait obscurément préférable d'être soupçonné puisque j'étais innocent plutôt que de voir la police continuer de fouiner en détail dans chaque rue du Marais et notamment rue des Écouffes. J'y voyais un danger pour Miroslava sans qu'aucune raison précise, il est vrai, ne vînt étayer cette inquiétude.

— J'ai donc fait suspendre la surveillance, poursuivit le policier, mais en lisant cet après-midi le rapport de l'homme que j'avais placé devant votre immeuble, j'ai été frappé par le seul fait qu'il ait jugé digne d'être

mentionné, les coups sourds qu'il a entendus pendant plusieurs minutes et qui semblaient venir de votre appartement. Il s'en est d'ailleurs assuré en empruntant discrètement l'escalier de service jusqu'à votre étage… « Les murs en vibraient », dit-il… À première lecture du rapport, j'ai jugé cela sans intérêt mais comme je n'aime pas professionnellement laisser un fait sans explication, et que je passais justement ce soir devant chez vous… on m'a servi un excellent steak au poivre à l'*Échaudé !*…

Cette diversion ne m'empêchait pas de penser qu'il ne sortirait pas d'ici sans que j'eusse répondu à sa question et il me fallait donner rapidement une explication. Je perdais des minutes précieuses. J'avais l'impression que Miroslava allait arriver d'un instant à l'autre…

Je répondis la chose la plus insensée qui soit et qui pourtant parut plausible :

— J'ai frappé quelques minutes sur un tambour africain, dis-je. J'essayais de retrouver un rythme que j'avais entendu autrefois, mais qui me hante l'esprit assez souvent. Il y a de la magie dans ces rythmes-là et j'ai remarqué que l'instrument vibrait d'une façon extraordinaire…

Grâce à Dieu, l'inspecteur Vincent n'avait pas entendu lui-même les battements. Il se fiait au rapport de son subordonné, lequel ne se serait pas contenté de cette explication. Il n'aurait pas manqué, pour le moins, de demander à voir l'instrument et je craignais que l'inspecteur eût cette idée. Heureusement il n'en fit rien, eut un geste las ; il pensait peut-être que l'homme qu'il avait posté en faction ce matin n'était qu'un imbécile et que cela ne méritait pas qu'il eût perdu un peu de son rare sommeil ou de je ne sais quel autre emploi de son temps.

Il prit congé, s'excusa encore une fois de m'avoir dérangé à une heure aussi tardive et s'en fut.

Je le reconduisis sur le palier. L'ascenseur était à l'étage. Il avait à peine disparu quand j'aperçus, sur le point de fermer ma porte, Miroslava descendant l'escalier. Elle venait d'arriver par l'ascenseur précisément, mais entendant le bruit de ma conversation avec l'inspecteur et mue par je ne sais quel instinct de prudence, elle s'était réfugiée à l'étage au-dessus.

Assez satisfait de cette ruse, je la fis entrer et elle se lança aussitôt dans un babillage enfantin, décrivant par le menu l'emploi de son après-midi et les reproches faits par le chef de son laboratoire au sujet de son absence du matin.

— Ça n'a pas d'importance, conclut-elle gaiement… il a « un coup de cœur » pour moi et ce qu'il en disait, c'était plutôt pour impressionner les autres employées.

Je l'écoutais à peine, tout à la joie de la retrouver. Je me contentais de la contempler. Je la trouvais à chaque rencontre plus jolie, plus éclatante de grâce et de beauté.

Elle avait remis sa robe noire à parements de dentelle et j'étais très sensible à l'intention qu'elle avait eue de passer chez elle pour mettre cette toilette avant de venir me voir.

Je remarquai, une fois encore, ce soir-là, combien ce tissu sombre faisait paraître sa peau plus blanche et plus diaphane. Elle ressemblait à une belle statue de marbre ou de cire et gardait parfois des attitudes immobiles pendant de longs instants comme si la vie à nouveau s'était retirée d'elle. Cela me plongeait dans une inquiétude mêlée de ravissement, presque d'extase, mais j'étais déjà trop envoûté par ses sortilèges pour ne pas me rendre compte à quel point ce plaisir était morbide. Je regardais complaisamment le petit foulard qu'elle portait au cou sans en ressentir la

moindre gêne.

— Eh bien, Guillaume, mon beau sire, dit-elle en s'étendant dans un fauteuil, allongeant ses jambes écartées, qu'attendons-nous pour souper ? J'ai une faim de loup. Je vous ai quitté un peu brusquement ce matin… Que diriez-vous pour fêter nos retrouvailles d'une vodka traditionnelle ?

Cette petite laborantine avait décidément une curieuse façon de s'exprimer et qui correspondait beaucoup plus aux manières qu'aurait employé avec le comte d'Ermelin la jeune comtesse Kalinowski, si elle avait eu le loisir de le revoir après leur première rencontre…

— Que diriez-vous, ajouta-t-elle, d'un dîner aux chandelles ? J'adore tout ce qui est romanesque…

Puis brusquement elle sauta sur ses jambes et vint me donner un baiser.

— J'avais oublié de vous embrasser, dit-elle, je n'ai pas toute ma tête à moi, savez-vous ?… Je dois être amoureuse…

Elle réfléchit un instant, soudain devenue profondément sérieuse avec un petit visage fermé et buté.

— … Pourtant, dit-elle, si j'étais amoureuse, je penserais d'abord à vous embrasser, mais cet homme qui ressemble à un inspecteur m'a troublé l'esprit, il m'a donné de l'inquiétude… Que cherchait-il à savoir ?

J'eus l'impression qu'elle avait fait de grands efforts pour amener habilement cette question et qu'elle y attachait beaucoup plus d'importance qu'elle ne voulait le montrer. J'eus tout d'abord la fatuité de croire que cette inquiétude me concernait mais à y réfléchir davantage, il me semblait qu'elle-même avait peut-être aussi des raisons de ne pas aimer se voir approchée de trop près par la police. Était-ce simplement parce qu'elle ne voulait pas être rencontrée si tard, rendant visite à un homme, qu'elle avait évité d'entrer pendant que l'inspecteur était chez moi ? Était-ce vraiment la raison de son comportement ?

Je ne voulais pas répondre à cette question. Je me sentais las, tout à coup, pris dans un curieux réseau d'enchaînements absurdes, incompréhensibles, ballotté dans une histoire lointaine ou quotidienne, où des forces inconnues se jouaient de moi en faisant chavirer mes sens et ma raison…

Je contemplais Miroslava en silence. Elle me souriait, le regard interrogateur. Il me fallait lui répondre. Mais se souvenait-elle de son étrange résurrection ? Avait-elle eu conscience seulement d'être revenue de l'au-delà ce matin même ?… En était-elle réellement revenue ? Ou bien ne l'avait-elle jamais quitté ou depuis si longtemps ?…

Je répondis simplement :

— L'inspecteur Vincent est venu me demander pourquoi on entendait les battements de votre cœur à travers le mur…

Elle me regarda étonnée, mi-sérieuse, mi-souriante et soudain n'y tenant plus, pouffa d'une façon insolente. Elle se mit à rire, de ce rire extraordinaire que je lui connaissais depuis notre première rencontre, un rire irréel, aérien, musical comme une cascade de cristal…

Quand elle eut repris sa respiration, elle me dit que cet inspecteur était payé à ne rien faire, qu'elle n'entendait jamais elle-même les battements de son cœur et qu'il devait en être ainsi pour tout le monde…

Tout à coup elle redevint sérieuse.

— Vous vous moquez, dit-elle. Je ne connais pas l'inspecteur Vincent. Il n'a pas pu vous parler de moi et encore moins de mon cœur si toutefois cet intérêt pouvait se justifier d'une façon quelconque. Répondez-moi sérieusement : que cherchait-il à savoir ?…

Ainsi donc, elle ne se souvenait absolument pas des événements de la matinée et j'aurais été moi-même enclin à mettre en doute l'origine de ces bruits ou même de leur réalité, si je n'avais pas eu le témoignage d'un policier inconnu pour corroborer mes souvenirs.

Il m'était impossible de parler de cela à Miroslava, encore moins de lui en expliquer les causes. Je décidai d'inventer quelque chose.

— Il voulait savoir, lui dis-je, ce que je faisais rue des Écouffes la nuit de Carnaval.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'un crime a été commis ce soir-là dans le Marais. On a remarqué mes allées et venues qui ont paru insolites et l'on m'a automatiquement soupçonné.

Elle rit de nouveau et dit :

— Je vous connais beaucoup de talents déjà, mais je ne vous savais pas assassin… Mes félicitations… La vie ne manque pas d'agréments près de vous. Ainsi, vous vous amusez à utiliser les poisons, les drogues et les philtres comme un simple Borgia ?…

Je restai stupéfait, sans voix. Je n'avais jamais indiqué de quel genre de crime on m'avait soupçonné. Je n'avais pas précisé que la victime avait été empoisonnée. Devant mon émoi Miroslava se mit à rire encore…

— Oh, excusez-moi ! dit-elle. Je suis vraiment trop romanesque… On n'utilise plus le poison, il est vrai. Ce pauvre jeune homme a dû être poignardé ou tué à coups de revolver, n'est-ce pas ? C'est tellement plus moderne…

Une colère incompréhensible m'envahit et en dépit de l'effort que je faisais sur moi pour me contenir, je m'entendis lui répondre :

— Je ne sais lequel de nous deux se moque de l'autre, mais je viens de remarquer dans ce que vous venez de dire deux coïncidences étonnantes pour ne pas dire plus, la victime a été empoisonnée en effet et c'était un jeune homme…

— … de bonne famille, enchaîna-t-elle, et polytechnicien de surcroît… vous voyez que je suis bien informée, Guillaume…

— C'est étrange, en effet…

— Je lis les journaux comme tout le monde, voilà tout, répondit-elle en riant et j'adore tout particulièrement les faits-divers. Et cette vodka ?… Si nous buvions à la santé de ce pauvre jeune homme ou plutôt à son assassin…

Je n'avais pas tellement envie de rire. J'étais furieux et contre elle et contre moi-même. Il était possible en effet qu'elle ait lu ce fait-divers dans les journaux, mais cette explication était trop prosaïque à la réflexion et n'entrait pas dans le cadre étrange et mystérieux dans lequel Miroslava évoluait. C'était trop simple en vérité et je ne pouvais y croire.

Je me promis de consulter les journaux pour savoir si oui ou non, ce petit fait-divers y était mentionné. La parade était intelligente, je devais le reconnaître et cela me plaisait, mais je ne pouvais oublier qu'elle avait deviné la présence de l'inspecteur quelques instants auparavant et que les raisons qui l'avaient poussée à l'éviter n'étaient pas évidentes.

Je restai silencieux, plongé dans mes réflexions.

Miroslava avait disparu. Elle revint tenant une bouteille de champagne. C'était une concession qu'elle me faisait… je savais déjà que ses goûts la portaient naturellement vers la vodka…

— Attention, dit-elle, en poussant le bouchon. Je vais donner le départ des coursiers à longue crinière ! Tendez votre coupe, monseigneur, et

abandonnez vos sombres méditations !…

Je souris à sa jeunesse, à son insouciance, à son cynisme peut-être, à son plaisir de vivre et j'oubliai à l'instant qu'elle ne vivait peut-être plus depuis longtemps, ou qu'elle était née le matin même…

Elle avait apporté un plateau d'argent avec deux coupes. Je les lui tendis toutes les deux…

— À la santé de l'assassin, lui dis-je sans gaieté.

— À ma santé et à la vôtre, dit-elle simplement, en me regardant droit dans les yeux. Quittez cet air soucieux, vous me feriez regretter le plaisir que j'ai eu de venir vous retrouver…

Le champagne crépitait dans le cristal. Je voulais moi aussi être tout à la joie de la retrouver, de la serrer dans mes bras, de ne plus penser… de ne plus penser à des problèmes absurdes, incompréhensibles et fatigants… À ne plus penser qu'à mon amour et à connaître encore les joies insoupçonnées qu'elle m'avait données la nuit précédente. Je ne voulais croire qu'à cela et oublier tout ce décor de mort, de supplice et d'horreur. Je voulais sortir de ce cauchemar, je voulais être heureux encore une fois, une seule fois peut-être, mais si ce devait être la dernière, je voulais qu'elle fût inoubliable…

Je vidai ma coupe. Je me levai, apportai les chandeliers et dressai le couvert. Je fis sauter un deuxième bouchon de champagne.

— Cette fois, dis-je avec une solennité qui n'était peut-être pas feinte, je suis décidé à donner moi-même le départ aux coursiers à longue crinière, aux sorcières chevauchant leurs chimères… Je donne le signe du Sabbat !…

Miroslava battit des mains.

— Je suis votre servante, dit-elle, et prête à vous adorer. J'ai toujours rêvé de passer mes nuits dans les griffes de Lucifer…

Sans aucune transition, un silence pesant s'abattit sur nous.

Dehors, la nuit était calme, déserte. De temps en temps, le vent la parcourait en faisant entendre un murmure plaintif.

Il devait faire très froid et je pensai, surpris, que Miroslava n'en avait pas paru incommodée, bien qu'elle ne fût que très légèrement habillée. Je ne l'avais encore jamais connue autrement.

Quand la nuit se taisait, j'entendais chanter imperceptiblement le champagne dans les coupes.

Elle allait et venait dans l'appartement, marchant légèrement sur la moquette sans faire le moindre bruit.

Tandis que je m'éveillai brusquement d'une obscure rêverie, je trouvai la table prête pour le festin comme si elle venait d'être garnie par une baguette magique.

Devant ma surprise, Miroslava se reprit à rire, rompant le silence comme on brise en éclats un grand pan de vitres…

Et de nouveau la gaieté me revint, plus folle, plus exigeante que jamais.

Je me dressai dans mon fauteuil et saisis la jeune fille par la taille. Elle s'agenouilla près de moi, vint mettre son beau visage contre ma poitrine dans un geste émouvant d'entière soumission…

Je l'embrassai longuement, sauvagement, puis l'entraînai sur le divan.

Ses lèvres étaient glacées…

CHAPITRE IX

Elle déploya tout au long de cette nuit, qui me parut bien courte, les plus extraordinaires sortilèges de l'amour et je m'étonnai d'une telle intensité de désirs inassouvis.

Il me sembla encore qu'elle avait accumulé des années de regrets. Elle me paraissait alors beaucoup plus âgée que son jeune corps ne le laissait voir. Je la surpris plusieurs fois, au plus intense de notre plaisir, dans un éclair de conscience fugitive, le visage tendu, les traits crispés, exprimant une volonté incompréhensible, quelque chose comme du désespoir…

Tout à coup et sans rien qui puisse me faire prévoir une pareille scène, elle me proposa de retirer le foulard qu'elle portait au cou. Elle me fit cette offre d'un air tellement ambigu qu'il me sembla que ce serait pour elle un don d'une volupté extraordinaire et qu'elle se promettait d'en tirer des sensations inconnues.

Je reconnus que cela m'excitait à un point que je ne saurais dire, non pas que j'ignorais ce qu'elle allait dévoiler, mais je désirais lui voir faire ce geste définitif, après quoi elle ne pourrait plus prétendre être une jeune fille comme les autres…

Et je lui demandai de se dénuder tout à fait.

Elle le fit avec des gestes mesurés, délicats, d'une lenteur calculée, tout en me fixant du regard et souriant d'un air à la fois suppliant, douloureux et profondément satisfait.

Quand elle eut dénoué le fin tissu de dentelle, elle resta un instant immobile, le tenant par une de ses pointes et d'un geste brusque, elle l'enleva en rejetant la tête en arrière.

Le sillon que je connaissais déjà m'apparut, mais il n'était plus bleu et violacé comme je l'avais vu le matin même à son insu, il était rouge et plus profond encore. La peau paraissait arrachée en plusieurs endroits où le sang perlait.

On aurait pu croire qu'elle venait de subir son supplice à l'instant.

Miroslava tenait obstinément la tête renversée. Je ne pouvais voir son visage, mais je sentais dans toute son attitude un air de triomphe et de provocation.

Le sang commençait à ruisseler lentement. Le foulard l'avait retenu comme un pansement. Il descendait, fluide et vermeil, entre ses deux seins menus et courait vers son ventre. Je me penchai sur elle pour l'embrasser, puis je remis le foulard.

Elle se redressa lentement, en souriant d'un air confiant, consciente de m'avoir livré le plus inavouable des secrets.

— Vous savez dorénavant qui je suis, dit-elle lentement, un peu intimidée maintenant de son aveu. Je suis la comtesse Miroslava Kalinowski qui n'a jamais eu besoin, hélas, de renaître de ses cendres, car elle n'a jamais été décapitée en place de Grève et son corps n'a jamais été

brûlé. Je n'ai été que pendue par faveur insigne, disait-on, mais pour mon plus grand malheur, en vérité… Car j'étais condamnée – elle eut alors un pauvre sourire – à devenir à jamais une comtesse de carnaval.

Ces paroles restèrent gravées dans ma mémoire. Certes je ne pouvais me résoudre à croire qu'elle me disait l'exacte vérité tant cette vérité me paraissait invraisemblable et monstrueuse, mais elle ne confirmait que trop ce que je n'osais m'avouer depuis que mon destin avait croisé celui de la comtesse Kalinowski. Trop de coïncidences s'étaient accumulées pour que je puisse retenir cette confirmation de mes soupçons… Même nom, même rue, mêmes circonstances et cette marque de strangulation et ce parfum de poison qui flottait autour d'elle.

Mais loin de m'effrayer, cette nouvelle conviction que j'avais acquise de me trouver en présence d'une âme damnée me renforça dans le désir de l'aider, de lier mon destin au sien et de la sauver au prix des plus grands périls, de cette injuste condition. Car mon amour pour Miroslava était tel que je ne pouvais douter un seul instant qu'elle était victime d'un effroyable maléfice.

Je la pris dans mes bras, lui parlai doucement à l'oreille, caressai ses longues mèches blondes, la courbe oblique de son dos satiné jusqu'à ses petites fossettes qui souriaient à ses reins.

Elle se détendit lentement, apaisée et s'allongea à mes côtés.

CHAPITRE X

Le jour nous surprit ainsi, côte à côte, les doigts enlacés, à demi endormis, rêvant à un monde de douceur, de pardon et de félicité.

Je me dressai sur un coude pour la contempler. Elle me regardait, les yeux mi-clos, à travers ses longs cils.

Je pensais au matin de la veille, à son étrange mort, à sa miraculeuse résurrection.

Mon cœur, le mien, se mit à battre. Mais cette crainte était vaine.

Elle me souriait à travers sa somnolence, toute rose, et plus jeune et plus fraîche que je ne l'avais jamais vue. Elle étira un bras puis une jambe avec un petit grognement satisfait et finalement me prit dans ses bras.

— Guillaume, dit-elle, comment t'appelles-tu, en vérité ?

— Michel de Briouze.

— De Briouze… J'ai rencontré un de Briouze, à la cour de Louis le Grand. Il te ressemblait comme un frère. Les dames de la société en étaient folles. Il avait le plus bel équipage qu'on ait jamais vu, mais ce n'était assurément pas pour cela qu'elles l'aimaient tant…

Peu m'importait de connaître les frasques de mon illustre ancêtre. Je préférais établir qu'il n'avait eu aucun rapport avec Miroslava. Cela m'aurait choqué comme un inceste.

Je demandai, de l'air le plus innocent du monde :

— Tu l'as bien connu, ce de Briouze ?…

— Personnellement non, mais il était très en vue et défrayait souvent la chronique par ses bons mots ou ses bonnes fortunes. On disait même qu'il avait provoqué plusieurs fois la jalousie du roi. Il fut souvent embastillé mais ne resta jamais plus de deux mois dans la forteresse, tant son absence était insupportable aux belles de son temps ainsi d'ailleurs qu'aux beaux esprits…

Je ne l'écoutais plus, perdu dans la contemplation de son corps. Il m'importait peu que mon aïeul eût été un aimable et savant libertin. Les heures que je vivais seules comptaient et je n'ignorais pas qu'il me restait beaucoup à faire pour sauver mon amour de la malédiction.

Je revins tout à coup à des considérations plus terre à terre. Je craignais de voir Miroslava me quitter à nouveau, retourner à ce sinistre laboratoire pour ne revenir que tard dans la soirée. Je voyais s'ouvrir avec effroi cette longue journée d'attente et d'inquiétude, passée à ressasser des problèmes insolubles. Je ne pus me retenir de lui demander si elle comptait retourner rue des Écouffes…

— Oh non, dit-elle. Tu sais bien maintenant que je n'y habite plus depuis très longtemps, mais je dois aujourd'hui me rendre au cimetière du Père-Lachaise. J'ai des devoirs à rendre à une personne qui vient de mourir : un jeune homme qui m'a beaucoup aimée…

Elle dit cela avec un détachement glacial, le regard perdu dans le ciel de

lit, en enroulant une mèche de ses cheveux autour de son doigt, puis s'étira d'un air las et satisfait.

Peu de temps après, j'entendis le souffle régulier de son sommeil…

Je me sentais également très fatigué mais ne pouvais parvenir à fermer les yeux.

Était-il possible qu'elle ait, ainsi qu'elle le prétendait, une visite à faire dans un cimetière ?… Quel était ce jeune homme ?… Il ne m'était que trop facile d'envisager une réponse…

Pourquoi ce mort qui l'avait tant aimée ne serait-il pas ce polytechnicien, empoisonné la nuit de carnaval et pourquoi ne serait-ce pas de la main de Miroslava ?… Il n'était pas impossible qu'elle l'ait rencontré dans la foule des masques ou à un bal travesti, quelques heures avant que je ne la retrouve moi-même… Il n'était pas impossible qu'un flirt se soit engagé entre les deux jeunes gens et qu'il l'ait invitée à venir chez lui.

Bien que ma conscience, je le savais parfaitement, s'amenuisât de jour en jour, dissoute peu à peu par les joies et les épreuves que je ressentais, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de dégoût qui m'oppressait. En vain, je me raccrochais à l'amour que j'éprouvais pour cet ange démoniaque ; en vain, je me remémorais les voluptés sans frein qu'elle m'avait offertes ; un goût âcre et amer stagnait au fond de moi.

C'est à ce moment précis, alors qu'elle dormait du plus doux, du plus innocent des sommeils, semblait-il, que je décidai de la suivre et de contrôler l'emploi qu'elle faisait de son temps hors de chez moi. En dépit du malaise que cela me procurait, j'étais décidé à la surveiller… Je me répétais que c'était un procédé vulgaire et qui nous aurait fait horreur à l'un et à l'autre, mais je trouvais dans l'amour que je lui portais la justification de ma décision.

*

* *

Quand Miroslava se réveilla tard dans l'après-midi, j'étais déjà habillé et prêt à sortir.

Je lui offris du thé et des toasts. Elle s'étonna que l'heure fût tellement avancée, fit rapidement sa toilette, déclara qu'elle allait s'absenter jusqu'au soir.

Je ne fis aucune objection, annonçai que je devais moi-même aller à un rendez-vous, chez des amis que j'avais un peu négligés ces temps derniers. Je lui donnai un double de mes clefs, l'embrassai et quittai l'appartement le premier.

Cela me permit de trouver un taxi à ma convenance et de prévenir le chauffeur qu'il aurait à suivre une jeune fille blonde dont je lui fis rapidement la description. Ce genre d'exigence ne doit pas être aussi rare qu'on le pense. Le chauffeur obtempéra sans paraître le moins du monde étonné.

Miroslava quitta la rue de Lille à pied et se rendit au carrefour de la rue des Saint-Pères et du boulevard Saint-Germain pour y prendre un taxi. Nous la suivîmes ensuite jusqu'à la rue de Rivoli.

Là, je fis arrêter mon taxi, ne voulant pas être remarqué en roulant dans les dédales étroits du Marais.

J'étais assez surpris de voir qu'elle ne se rendait pas au cimetière du Père-Lachaise ainsi qu'elle en avait eu l'intention. S'était-elle vantée auprès

de moi d'un projet insolite ? Je n'arrivais pas à m'en convaincre. Elle était parée de trop de merveilleux macabre, sans avoir besoin d'en inventer d'aussi puéril…

La nuit d'hiver était déjà tombée, ce qui facilitait grandement la discrétion de ma surveillance.

Je la vis entrer au laboratoire. Trois jeunes filles la saluèrent avec une nuance de respect. Elles sortaient, se tenant par le bras, serrées les unes contre les autres, comme font toutes les midinettes.

Elle était donc parfaitement connue dans cet établissement et personne cependant ne semblait s'étonner de ses absences…

Il ne me restait plus qu'à attendre sa sortie et cette attente me parut fort longue.

Son taxi stationnait un peu de guingois, une roue perchée sur le trottoir pour laisser plus d'espace dans cette rue trop étroite.

Miroslava sortit enfin et donna une adresse au chauffeur, que je ne pus saisir.

Je regagnai à la hâte ma voiture qui m'attendait rue de Rivoli et à tout hasard, je me fis conduire au cimetière du Père-Lachaise.

Je réglai ma course et entrai, un peu inquiet de l'inutilité de cette entreprise.

La jeune fille allait-elle vraiment rendre visite en ces lieux sinistres, ou bien était-elle déjà rentrée rue de Lille ?

Elle m'avait peut-être devancé dans cette enceinte… J'étais assez indécis. Les minutes s'écoulaient et j'étais de plus en plus conscient du ridicule qu'il y a à jouer les détectives amateurs.

Le gardien du cimetière qui devait m'observer depuis quelques instants, se dirigea résolument vers moi pour me signifier qu'on allait fermer les portes dans une demi-heure et qu'il me fallait abréger la visite…

— Je cherche la tombe d'un jeune homme enterré récemment, dis-je, sans doute dans un caveau de famille, et j'ajoutai, à tout hasard, qu'il était polytechnicien…

C'était un indice propre à aiguiller la mémoire du gardien.

Il répondit en effet qu'il se souvenait de cet enterrement, qu'une délégation de jeunes gens en uniforme avaient accompagné leur camarade dans sa dernière demeure et il m'indiqua le trajet à suivre pour retrouver le caveau.

— Mais ne tardez pas, dit-il d'un ton bourru, si vous ne voulez pas vous retrouver derrière les grilles fermées !…

Je m'enfonçai dans la nuit point trop noire car nous devions être en période de pleine lune. Un vent glacé me giflait le visage, les bruits de la ville ne me parvenaient que lointains et assourdis. Je trébuchai sur des massifs, heurtant du pied des fleurs métalliques.

Des nuages lourds et bas couraient dans le ciel, effleurant la cime des arbres décharnés. Un rayon de lune éclaira soudain une pierre ; je lus sans y prêter attention l'épitaphe d'Alfred de Musset et je parvins assez rapidement dans l'allée que m'avait indiquée le gardien.

À la faveur d'une éclaircie, j'aperçus de loin Miroslava devant une petite chapelle qui devait surmonter un caveau.

Me dissimulant de mon mieux, je parvins à l'approcher sans qu'elle remarquât ma présence.

Elle ouvrit une porte basse et je distinguai alors une lueur à l'intérieur de la chapelle.

La jeune fille avait dû se munir d'une lampe.

Quand elle fut entrée, j’en profitai pour m’approcher sans faire le moindre bruit. Je pus, en me hissant sur une vieille tombe, en profitant de la pente accusée de la colline sur laquelle est établie ce cimetière, profiter d’une vue plongeante à l’intérieur du caveau, ce qui me permit d’observer suffisamment l’étrange pèlerinage de Miroslava…

*
* *

Elle avait déjà tiré un cercueil de sa case et sans que je puisse comprendre comment elle avait trouvé la force ou le moyen de le faire, soulevé le couvercle.

Dans un écrin de soie, capitonné, le cadavre d’un homme en uniforme noir apparut. Son visage blême était d’une rare beauté. Le nez fin et aristocratique, le front dégagé, les cheveux bruns, coiffés sur les tempes étroites lui donnaient une allure romantique.

Sa bouche était mince, légèrement tordue dans un ultime rictus que la mort lui avait conservé. Amertume du poison, d’un amour sans espoir ou conscience de quitter si jeune une vie tellement absurde ?…

Miroslava dégrafait sa tunique, puis sa chemise. Elle mit à nu son torse maigre. Les côtes saillaient.

J’avais l’impression de le voir se soulever imperceptiblement. Elle caressa la peau de ce torse blafard et nacré avec des gestes infiniment doux. Ses doigts fuselés jouaient avec un fin duvet brun.

Elle se mit à murmurer des paroles que je n’aurais pas entendues si elles n’avaient été amplifiées par les résonances du caveau.

— … Joli petit cadavre, disait-elle… Adonis déguisé, dans l’uniforme de l’intelligence, tu as quitté la vie en habit de carnaval, adoration de ta mère, orgueil de ton père, petit enfant mort avant d’avoir aimé, ôté à cette terre avant d’avoir créé, ne serait-ce qu’un bébé, qu’une nuit d’amour, qu’un soupir de volupté… Tu es un beau cadavre vierge, inutile, froid… Tu retournes au néant parce que je l’ai voulu ainsi, parce que tu aurais pu être le seigneur et que tu n’as pas su te conduire en seigneur… Tu aurais pu être mon roi. Je t’aurais tout donné et plus que jamais aucune femme n’a donné à aucun homme, mais tu n’as pas su… Bien peu d’hommes le savent, aujourd’hui comme autrefois… Ils ne savent pas être rois… c’est de cela que tu es mort, parce qu’il faut que je me venge. Celui que j’aimais, il y a bien longtemps, n’a pas compris le prix de ce que je lui offrais, ou bien l’a-t-il dédaigné, ou bien n’était-il pas assez grand pour le comprendre ?… Comme toi, mon petit enfant habillé en soldat !… et de toute façon, il ne méritait pas de vivre, comme toi, mon petit amour ridicule…

Et soudain, elle le gifla, lui cracha au visage, le gifla encore, puis brusquement calmée posa sa joue sur la poitrine froide. Elle sanglotait, passait les doigts dans les cheveux du mort. Je la savais en proie au plus intense désespoir.

Elle murmura :

« … C’est pour cela que je suis morte… Je ne pouvais survivre à un tel affront… Je lui avais tout donné, ma jeunesse, ma beauté, mon esprit, le goût que j’avais de l’esprit et de l’amour et bien davantage… Il n’a rien compris, il n’a rien senti, il ne méritait pas de vivre et je ne méritais pas d’être pendue, si jeune, sans avoir connu mon roi !… Si seulement tu avais su faire les gestes de l’amour, mon petit soldat, je t’aurais épargné… »

Sa confession était terminée. Je le savais.

Il me fallait partir à l'instant et rentrer chez moi avant qu'elle ne revienne. Je voulais jouir du plaisir de la voir arriver dans toutes les splendeurs de sa calme et parfaite innocence, armée des charmes les plus enchanteurs et des poisons les plus meurtriers. Ève et le serpent réunis, cruelle et cynique, dans la plus entière inconscience…

Je voulais me repaître du spectacle de son apparition, sachant ce que je savais et le danger auquel je venais d'échapper…

Car sans avoir tout compris, il m'apparaissait clairement à cet instant que la faute que j'avais failli commettre, l'affront qu'elle n'aurait pu supporter, et dont la sanction, la punition, m'eût été fatale, aurait été que je n'honore point ses charmes ou bien que je les respecte trop longtemps, ainsi que je l'avais fait le premier soir.

Je m'étais réhabilité depuis et promptement. Je l'avais même ressuscitée la veille, alors que le cycle de son étrange malédiction la condamnait à nouveau à mourir jusqu'à l'année prochaine. Je l'avais conservée à la vie par la toute-puissance de l'amour et pour la première fois depuis plus d'un siècle, je la maintenais en vie au-delà du temps qui lui était imparti pour assouvir son éternelle vengeance, mais précisément parce qu'il s'agissait d'une éternelle vengeance, d'un regret d'une insupportable frustration, le danger n'en restait-il pas plus intense ?… Jusqu'ici, ne s'était-elle pas contentée de revenir hanter, pour la seule nuit de carnaval, les lieux et décors qui avaient été les témoins de son inutile et absurde abandon ?… Elle renouvelait chaque année, dans les mêmes circonstances, les mêmes gestes et la même expérience puis disparaissait à nouveau, laissant derrière elle un homme désemparé ou un cadavre. Maintenant les choses étaient changées, transformées.

Elle continuait de vivre. Vers quelle nouvelle destinée ?… Elle avait fait ce soir un pèlerinage qu'elle n'avait peut-être jamais fait et pris conscience de l'exact mobile de ses tourments.

CHAPITRE XI

Tandis que j'arrivais chez moi, un poids énorme m'écrasait.

Je l'aimais, certes, et sans cesse davantage, mais je doutais de pouvoir jamais l'aider à sortir de ce cercle infernal. Je ne pouvais même plus lui avouer que je connaissais son secret, que je l'avais suivie, surprise au cimetière. C'eût été la heurter trop brutalement et peut-être aussi signer mon arrêt de mort.

Il eût été trop simple de lui parler à cœur ouvert, de lui dire tout ce que je savais d'elle et peut-être plus qu'elle n'en savait elle-même et de chercher ensemble le moyen de la sauver…

Il me fallait agir seul, ruser et continuer de jouer le rôle stupide, qui avait été le mien jusqu'ici, d'amoureux banal et comblé.

Elle allait arriver d'un instant à l'autre. Il me fallait agir et agir vite, sans avoir le temps de penser à cet extraordinaire dilemme : ou la maintenir dans cet état de demi-mort, faite de résurrections fugitives, heureuses ou malheureuses, malheureuses sans doute le plus souvent, ou concourir à lui donner la paix, une paix juste qu'un sort cruel lui avait interdite.

Mais comment, de quelle façon ?… et de quel droit pouvais-je m'enorgueillir de pouvoir intervenir dans une aventure aussi peu humaine ?…

On frappa à ma porte. Je ne répondis pas tout de suite.

Je savais, je sentais que c'était elle. Il me faudrait beaucoup de force pour résoudre cet infernal problème et cette force, je ne pouvais la trouver que dans mon amour pour Miroslava.

Oh, certes, je ne me fis pas un raisonnement aussi net, aussi froid, mais c'était cependant de cela, j'en étais persuadé, qu'il s'agissait : seul mon immense amour pouvait me livrer la clef de ce mystère. La solution, je le savais, viendrait d'elle-même, comme la révélation, comme la foi. Il me suffisait de continuer à l'aimer, de toute mon âme.

Je lui ouvris ma porte.

*
*   *

— Guillaume, dit-elle en me tendant les bras, non, Michel, plutôt, car c'est ainsi que tu t'appelles, n'est-ce pas… tu me l'as dit cette nuit et c'est toi que j'aime !… je ne veux pas en aimer un autre, je n'aime pas les fantômes… Tu m'as rendu la vie… je t'aime, Michel, comme je n'ai jamais aimé personne, et comme je n'aimerai jamais plus personne !…

Elle m'entraîna sur un fauteuil. Je me laissai tomber. Elle se blottit contre moi.

— … Je ne veux plus de champagne, dit-elle à mon oreille, plus de vodka ! Je te veux, toi !… Je vais te dévorer tout chaud, tout cru, tout

vivant…

Et elle se mit à rire et son rire n’était plus le même. Il n’était plus cette cascade de cristal, irréel et glacé, effilé. Il était devenu enfin, le vrai rire du bonheur et de la joie d’un être très jeune, découvrant pour la première fois le monde ensoleillé des amours sans entraves, sans frontières et sans ombres.

Elle avait replié ses genoux sur sa poitrine et je l’enserrai tout entière dans mes bras. Elle avait caché son visage au creux de mon épaule et je sentais contre mon cou son haleine chaude et rapide et la caresse de ses cheveux.

Je me levai lentement, la portant dans mes bras et je la déposai sur le divan où elle se mit en boule comme un petit chat douillet.

— Donne-moi tout de même une vodka, dit-elle, je suis glacée. J’ai peur d’avoir pris froid dans ce… Je ne veux pas être malade…

Cette phrase me surprit énormément, non par ses réticences, mais parce que, pour la première fois, elle avouait être devenue sensible au froid, comme un être véritable de chair et de sang.

La veille déjà, n’avait-elle pas découvert une blessure ouverte qui trahissait un retour à la vie ?… Elle vivait d’heure en heure plus intensément. Ses lèvres n’étaient plus froides, son visage, ses mains, n’avaient plus cette pâleur, cet éclat insolite et nacré. Ses épaules dénudées n’étaient plus de marbre blanc, mais roses et dorées, de la teinte délicate des aubépines printanières…

Elle ne but qu’une gorgée de son verre d’alcool alors que, jusqu’ici, je l’avais toujours vue le vider d’un trait.

Elle ferma les yeux et je la vis s’endormir doucement.

— Je suis bien, dit-elle avec langueur. Je suis heureuse… je t’aime, je t’aime… je suis si bien… je vais dormir…

Elle se blottit contre mon épaule et je n’entendis bientôt plus qu’un souffle léger, très lent et régulier… Je tendis le bras pour éteindre la lumière, ne gardant qu’une lueur diffuse pour respecter son sommeil et j’allumai une cigarette.

J’étais un peu déçu, mais rassuré aussi. J’abandonnais à regret les chevaux à longue crinière, le sabbat et les sorcières, mais un calme profond naissait en moi, peu à peu, au contact de ce corps tiède, abandonné, recru de fatigue, calmé, serein, libéré de sa torture, qui avait enfin, je le croyais à cet instant, abordé aux rives calmes, au havre du repos.

Je la déshabillai, la glissai dans le lit avec mille précautions pour ne pas troubler son sommeil. Je l’embrassai légèrement sur les lèvres.

— Michel… dit-elle dans un souffle.

Une grande joie me gonfla le cœur. Elle eût pu dire « Guillaume… » ou tout autre nom qui m’eût été inconnu…

Je la recouvris lentement, lentement, me privant peu à peu, douloureusement, du plus beau corps que j’aie jamais contemplé…

Puis j’allumai une seconde cigarette et le cœur apaisé, me prit à réfléchir sur ce que je devais faire dorénavant. Un monde de lumière s’ouvrait devant moi, j’étais persuadé de l’avoir sauvée, arrachée à un affreux destin.

Je la vis caressant la poitrine décharnée de sa dernière victime et je pensai en souriant que cela aurait pu être moi et ma propre poitrine.

Je posai ma main sur mon cœur. Il battait insouciant, obstiné, ni heureux, ni las de vivre… Et, à cet instant-là, Miroslava, dormant à mes côtés, j’étais plus heureux que je ne l’avais jamais été. Je voulais prolonger

ce bonheur toute ma vie, n'en perdre aucun de ses instants, ne plus jamais dormir.

Je me complaisais à revoir l'étrange destinée de Miroslava. Maintenant que le danger était écarté, tout me semblait clair et simple autant qu'il pouvait l'être.

Son premier amour, son affront… J'imaginai ce gentilhomme un peu niais, à moins que trop délicat, ou soucieux des convenances, refusant ou n'osant pas prendre ce qu'une jeune fille belle, intelligente et fière lui offrait. Puis la colère de Miroslava qui se crut dédaignée, repoussée, profondément ulcérée par ce refus, au plus secret, au plus sensible de son corps et cette haine violente qui n'était autre que la violence de son amour et ce geste insensé, cette vengeance froide et cruelle, le poison… La fuite, plus tard le procès, le procès absurde et incompréhensible, sans raison et sans mobile, sans aveu, sans confession et la condamnation à être décapitée en place de Grève, son corps brûlé et ses cendres jetées aux quatre vents de la terre…

… Son corps brûlé… ce corps admirable qu'elle avait trop aimé, auquel elle avait trop accordé de prix, tombant ainsi dans le péché d'orgueil et de sensualité… Elle n'avait que trop pensé à l'amour physique et par là même, repoussé le spirituel. Le supplice de ses juges chrétiens venait, en soumettant ses chairs à la flamme du bûcher, lui rappeler que « nous ne sommes que cendres, que sont vaines toutes les amours et les peines de ce monde et que seuls comptent dans l'autre, l'esprit et l'âme, enfin libérés. »

Et sans doute ce châtiment aurait mis fin à tout jamais, aux tourments de Miroslava, si réellement il avait été appliqué dans toute sa rigueur. Mais elle n'avait pas été brûlée. On s'était contenté de la pendre et de là venait tout son malheur. Son corps révolté, sa jeunesse insatisfaite, exigeante, le sentiment qu'elle avait de ne pas avoir donné ce magnifique joyau, de s'être vue refuser ce don inestimable par un homme qu'elle adorait, mais qui, elle le sentait au fond d'elle-même, ne méritait pas un tel présent, tout cela avait contribué à lui faire refuser la mort, refuser de quitter définitivement ce monde où elle revenait chaque année pour tenter désespérément de revivre enfin pleinement, de réussir, ne fût-ce qu'une nuit, ce qui n'avait été, la première fois, qu'un lamentable échec.

N'était-ce pas là le secret de Miroslava ? Il me fut difficile de m'en persuader tout d'abord. On n'admet pas facilement qu'un mort puisse survivre pour quelque raison que ce soit et quand bien même l'amour serait son unique et toute-puissante hantise. Il me fallait cependant me contenter de cette explication.

Et peu à peu, au fur et à mesure que les heures s'égrenaient, je finis par me convaincre que les choses s'étaient passées ainsi…

Je contemplais le visage pur, apaisé, de ma bien-aimée. Elle était revenue à la vie, ayant enduré pendant plus de deux siècles le plus horrible des purgatoires.

Le monde revenait pour elle, simple et bon et limpide. Je serais toujours là, près d'elle, pour veiller sur son bonheur…

Je la pris doucement dans mes bras. Un long soupir satisfait échappa de ses lèvres et je m'endormis dans sa tiédeur, le visage enfoui dans ses cheveux.

C'était la troisième nuit que nous passions ensemble, mais celle-ci avait le calme et la sérénité du bonheur retrouvé.

J'étais loin de m'imaginer que cette nuit chaste et confiante allait entraîner pour moi le plus grand des dangers…

CHAPITRE XII

Quand je m'éveillai le lendemain matin, je fus étonné de voir que Miroslava était déjà levée.

Je l'entendais s'affairer dans la salle de bain puis dans la cuisine.

Je lui criai : « Bonjour ! ».

— Tu es enfin éveillé, dit-elle. Ne bouge pas, je prépare le thé.

C'était un événement. Ma vie de célibataire ne m'avait pas habitué à ce genre de confort. J'en éprouvais même une certaine gêne et seule l'envie de lui faire plaisir, de lui laisser jouer ce rôle de maîtresse de maison, me retint de me lever.

Je m'amusai à la voir évoluer, grâce à une glace de Venise située dans l'antichambre. Non que le miroir central fût axé de telle sorte que je puisse l'utiliser mais seul un fragment de faible dimension placé en biseau dans son cadre, me permettait de voir l'image rapetissée de la jeune fille, et ce que j'aperçus me sauva la vie…

Elle préparait le thé assurément, mais à sa façon.

Elle versa dans le petit pot d'eau bouillante qu'elle avait placé sur le plateau, près de la théière, le contenu d'un petit sachet qu'elle avait dissimulé dans son soutien-gorge. Or, l'avait-elle déjà remarqué ?… Je prenais mon thé très léger et il lui suffisait de le faire trop foncé pour que j'y ajoute automatiquement de l'eau et cette eau contenait, à n'en pas douter, le plus violent des poisons…

De quoi étais-je donc coupable ?… Je ne le savais que trop maintenant… D'avoir passé une nuit chaste et sereine à ses côtés, d'avoir respecté son corps et son sommeil et m'être conduit en ami et non pas en amant. Cela méritait à ses yeux un châtiment immédiat et le cycle infernal allait recommencer…

Elle apporta le plateau, souriante, avec des gestes élégants et un air de pureté et d'innocence qui me confondit.

Je décidai néanmoins de jouer le jeu. Je lui fis compliment de sa beauté et lui demandai si elle avait passé une bonne nuit.

— Excellente, répondit-elle, la plus calme que j'aie eue depuis longtemps…

Elle déposa le plateau sur une table basse et commença de mettre un peu de confiture d'orange sur les toasts. Elle me versa du thé et me tendit une tasse. Il était très brun ainsi que je m'y attendais.

— Peut-être un peu fort ?… Un peu d'eau ?

Je déclinai cette offre sans hâte et de la voix la plus neutre que je pus, mais mon cœur battait à se rompre.

Elle remplit sa tasse de thé.

— Je vais éclaircir le mien, dit-elle en se servant une assez grande quantité de liquide empoisonné. Le thé fort m'énerve et je n'ai vraiment pas besoin de cela. Par nature, mes nerfs ne sont que trop à vif…

Je la vis porter sa tasse à ses lèvres et je ne pus m'empêcher de sursauter, manquai de renverser mon déjeuner sur les draps.

Miroslava se mit à rire de ma maladresse :

— Michel, dit-elle, que se passe-t-il ? Tu n'as pas, il me semble, l'habitude de prendre le thé au lit. J'aurai donc le plaisir de te le faire prendre…

Je remarquai qu'elle avait reposé sa tasse sans en boire une goutte. Elle jouait le jeu à merveille, avec un cynisme, un naturel effrayants.

Je prétextai que je n'étais pas à mon aise, n'ayant pas coutume de prendre mon petit déjeuner dans ces conditions, pour avaler mon thé et un seul toast rapidement.

Pendant ce temps, elle commença de boire le sien à petites gorgées. Je ne pouvais que douter de la réalité de ce que j'avais surpris. Elle avait réellement versé dans sa tasse de l'eau contenue dans le petit pot où je l'avais vue répandre la poudre.

Elle n'en paraissait nullement incommodée, ou bien l'action de ce poison était-elle lente ?… Mais j'étais fou de penser qu'elle allait se suicider devant moi et pour quelle raison ?… Il se pouvait d'ailleurs fort bien qu'elle fût insensible à tous les poisons…

Elle ne risquait sans doute pas de perdre la vie, l'ayant perdue déjà. Son organisme n'avait peut-être plus rien de commun avec un organisme normal. Il répondait peut-être à d'autres lois extérieures, demeurait inchangé, éternel…

Toutes ces pensées déferlaient dans mon esprit à la vitesse de l'éclair tandis que je guettais, à la dérobée, le premier signe qui eût pu me prouver que la drogue agissait.

Il n'en fut rien et tout en poursuivant par bribes de phrases une conversation volontairement anodine, un sentiment de dépit et de désespoir m'envahissait. Un grand déchirement se faisait dans mon cœur. Je l'aimais plus que je ne l'avais jamais aimée ; pourtant j'avais soudainement acquis la conviction qu'elle ne deviendrait jamais une jeune fille comme les autres.

Elle resterait un merveilleux et séduisant fantôme animé d'une haine farouche, irréductible, poursuivant l'éternelle vengeance d'une frustration première.

Il me fallait l'admettre.

Elle continuerait de hanter, à jamais, les nuits de carnaval, d'offrir son corps glacé, inapaisé, à la recherche d'une victoire ou d'une défaite sans cesse, sans jamais se satisfaire d'aucune victoire ni accepter aucune défaite.

Elle hanterait, à jamais, les nuits de carnaval au cœur du Marais, à moins que… car je venais d'entrevoir une solution, un remède, celui qu'on utilisait autrefois et qui lui aurait épargné cette horrible survie du corps, ce démentiel attachement à la chair par-delà la mort : le bûcher, les cendres répandues au vent, ou dissoutes dans les eaux de la Seine, emportées au loin, vers la mer.

C'était vraiment le remède le plus sage, le plus absolu. Plus qu'un jugement, plus qu'une condamnation, plus qu'un supplice, c'était la seule façon de résoudre ce problème de l'au-delà et d'éviter le danger de voir revenir les fantômes de sorcières trop éprises de leur corps, de leurs charmes et de leurs sortilèges…

Miroslava continuait de bavarder gentiment, souriante et détendue. Si j'avais déjoué son piège, elle ne semblait guère s'en soucier, pensant peut-être qu'une autre occasion, plus favorable, s'offrirait à elle.

Mais dorénavant, la lutte s'engageait entre elle et moi.

J'étais décidé à la faire périr ; à lui rendre la paix éternelle. Je venais d'en prendre la décision calmement, froidement.

Non que je lui tienne rigueur de vouloir m'assassiner, je l'aimais assez pour admettre avec philosophie de mourir de ses mains. Tôt ou tard importait-il ?…

Mais la meilleure preuve de mon amour, que je puisse lui donner, était de la délivrer à jamais de son pénible destin.

J'eus toute la matinée pour établir mon plan. J'imaginai qu'elle allait sans doute renouveler sa provision de poudre car elle ne pouvait en transporter constamment de grandes quantités sur elle. Je pouvais donc m'attendre à la voir rendre visite au laboratoire et j'étais décidé à l'accompagner, sous un prétexte qu'il me fallait lui faire admettre sans éveiller sa méfiance.

Je l'invitai à déjeuner dans un petit restaurant situé sur les quais de la Seine, devant les tours de Notre-Dame.

J'étais décidé à profiter des dernières heures que j'avais à vivre en sa compagnie.

La conversation fut enjouée. Miroslava se montra d'une gaieté presque exubérante. Je retrouvais son rire admirable et, à plusieurs reprises, je ne pus dissimuler un sentiment de tristesse et la crainte de ne pas avoir le courage de mettre à exécution le serment que je m'étais fait… Il le fallait cependant, pour elle et pour moi.

Tout au long du repas, je surveillai ses gestes. Il me semblait improbable qu'elle eût encore des poudres sur elle, mais il me fallait redoubler de prudence.

Elle m'informa d'ailleurs de son intention de passer au laboratoire.

— C'est un endroit un peu sinistre, dit-elle, mais ce quartier me plaît, surtout le soir, et c'est là, ajouta-t-elle d'un ton ambigu, que j'ai eu le plaisir de te rencontrer…

Le moment était venu de proposer de l'accompagner.

— J'ai fait autrefois, dis-je en mentant effrontément, des études de chimie assez poussées. L'ambiance et le décor des laboratoires ont le don de me fasciner. Si tu n'y voyais pas d'inconvénient, nous irions ensemble…

Elle accepta aussitôt, un peu trop vite peut-être et cela me parut assez suspect. Une lueur d'excitation brilla un instant dans ses yeux. Je n'y trouvais d'autre explication que le plaisir, pervers, de promener sa victime dans cette officine, au milieu d'une énorme quantité de poisons, source de ses jouissances et dont pour la plupart, la plus petite parcelle suffirait à me mener de vie à trépas.

L'après-midi s'annonçait beau, ensoleillé, point trop froid pour la saison et nous nous promenâmes longuement sur les quais, admirant cette extraordinaire lumière d'or pâle qui nappe les vieilles pierres à travers les vapeurs légères et froides. L'île Saint-Louis poursuivait dans la brume son voyage immobile. Les grands arbres noirs, courbés sur la Seine, semblaient s'y contempler et vouloir saisir, de leurs mains immenses et filiformes, leur propre image noyée au fond des eaux grises.

Un pêcheur solitaire poursuivait ses rêves tristes, sans regarder sa ligne. Il savait depuis longtemps déjà qu'il n'avait plus rien à pêcher ni dans cette eau, ni dans sa vie.

La nuit tomba brusquement et je m'aperçus tout à coup que j'avais très froid. Miroslava, toujours aussi légèrement vêtue, ne semblait pas se soucier des brouillards du soir.

J’entrai dans un café pour boire un grog.

— Quand désires-tu te rendre au laboratoire ? demandai-je en m’efforçant de ne pas montrer mon impatience.

— Après dîner, ce serait mieux, répondit-elle avec détachement. Nous y serons plus tranquilles. Les gens de ce quartier sont curieux comme des fouines. Il est préférable qu’on ne nous voie pas y entrer, les voisins pourraient s’en étonner…

J’étais de cet avis.

CHAPITRE XIII

Il était onze heures passées quand nous nous rendîmes rue des Écouffes. Une petite pluie fine vernissait les trottoirs et noyait le dessin des façades.

Nous ne rencontrâmes âme qui vive.

Miroslava poussa d'un geste résolu le lourd portail et me fit signe, en posant un doigt sur sa bouche, d'observer le plus parfait silence. Ce geste enfantin m'émut jusqu'aux larmes, mais il faisait suffisamment sombre pour qu'elle ne s'en aperçût pas. Nous traversâmes la cour à tâtons, pas une fenêtre n'était éclairée.

La jeune fille découvrit une clef dans une cachette qu'elle devait parfaitement connaître et ouvrit, sans faire le moindre bruit, la porte du laboratoire qu'elle referma sur nous.

J'avais pris sa main. Je la serrai trop fort peut-être… Nous allions nous quitter et je voulais me souvenir de ce dernier contact d'un être que j'avais connu si peu de temps et aimé plus que tout au monde.

Elle me guidait à travers la pièce et jetais tellement absorbé par le contact de ses doigts que je ne remarquai pas tout d'abord l'odeur pourtant violente que répandaient les grandes quantités de produits chimiques accumulées dans ce laboratoire.

Je savais que l'un de nous allait périr ici…

La traversée de cette pièce me parut, tout à coup, dans ce noir absolu, interminable.

Je murmurai :

— Ne pourrait-on avoir un peu de lumière ?

— Pas dans cette pièce-ci, répondit-elle. Cela se verrait de l'extérieur mais nous pourrons allumer dans la suivante…

Toujours guidé par Miroslava, je m'aperçus que nous n'avancions pas en ligne droite, mais que nous parcourions une étrange promenade. J'entendais tout près de moi la jeune fille ouvrir des portes mais ce ne devaient être que des placards. Une main invisible remuait des bocaux avec précaution, sans jamais les heurter violemment et mon inquiétude ne faisait que croître.

J'imaginais ses yeux en amande, ses yeux de chat, qui perçaient la nuit opaque dans laquelle je m'enlisais, pour apercevoir ce qu'elle cherchait, déchiffrer les étiquettes parmi les dizaines de récipients alignés… Je voyais son bras nu et blanc allongé comme un serpent, souple et agile, venu faire provision de son venin.

Car je ne pouvais douter un instant de ce qu'elle était venue chercher ici… Elle me fit faire encore quelques pas. Je me heurtai au chambranle d'une porte et soudain, alors qu'une forte odeur d'acide me brûlait les narines et les yeux, une aveuglante lumière crue éclata devant moi.

Je me protégeai vivement de mon avant-bras.

Le silence était total. Une peur profonde montait en moi. J'essayai en

vain de me maîtriser mais je ne me sentais plus maître de mes nerfs et je lâchai la main de ma bien-aimée pour qu'elle ne s'aperçût pas que je tremblais.

J'ouvris péniblement les yeux.

— Ici, dit Miroslava, nous pouvons allumer les lumières. Personne ne peut nous voir ; il n'y a pas de fenêtre, seulement des bouches d'aération.

De grandes cuves rectangulaires étaient alignées côte à côte, couvrant la presque totalité de la pièce, pourtant de dimensions assez vastes. Elles miroitaient sous la lumière crue, remplies d'acide presque jusqu'au bord. De petits nuages de vapeur blanchâtre se déplaçaient rapidement à la surface des liquides.

— Il n'y a pas de rat, ce soir, dit Miroslava avec un petit rire nerveux, c'est dommage, j'aurais aimé te montrer, c'est amusant…

Elle était appuyée négligemment contre la paroi d'une cuve qu'elle contemplait par-dessus son épaule. Cette odeur exécrable, cette ambiance indéfinissable ne semblait nullement l'incommoder, tout au contraire elle s'y complaisait comme un démon, dans les vapeurs de soufre de l'enfer, contemple les marmites fumantes de Satan.

— Viens m'embrasser, dit-elle.

J'hésitai une fraction de seconde, mais cette occasion ne se renouvellerait jamais plus, je le savais. Ma résolution était prise, il fallait l'exécuter avant que le courage ne m'abandonnât tout à fait.

Je m'avançais contre elle et la pris dans mes bras.

Ce fut un long baiser passionné, un baiser dans lequel je mis tout mon amour, pour toujours, un baiser éternel qui n'aurait jamais dû finir, et brusquement je me détachai d'elle en la renversant violemment.

Elle bascula dans la cuve, sans un cri, tandis que je bondissais en arrière.

Il me sembla qu'elle n'avait pas fait le moindre effort pour se retenir, pour s'agripper à moi. Elle m'évita cette lutte inutile et pénible que j'avais imaginée.

Elle se laissa glisser doucement dans la cuve et son corps s'allongea au fond avec des mouvements lents, sans aucune des contorsions que j'avais aussi redoutées.

Ce qu'elle m'avait dit était vrai : ses mains couvertes d'acide ne l'avaient jamais fait souffrir.

Penché au-dessus d'elle, je contemplai son image déjà estompée, ses formes lentement effacées. Le fin tissu de sa robe avait disparu presque instantanément et pendant quelques secondes je vis une dernière fois son corps blanc, abandonné à son dernier sommeil.

Maintenant son visage n'existait plus. Ses traits avaient disparu. Ses bras et ses jambes s'amincissaient de seconde en seconde.

Tout à coup, je crus voir, horrifié, qu'elle bougeait encore et je faillis crier, mais ma gorge était trop serrée pour qu'il en sorte le moindre son, et ce n'était d'ailleurs qu'une illusion.

Quelques vagues frissonnaient encore à la surface de l'acide et déformaient son image et puis tout devint calme, silencieux. Il ne restait déjà plus rien au fond de la cuve qui ressemblât à Miroslava… quelques flocons cotonneux qui achevaient de se dissoudre…

Je me redressai. Une grande paix venait de m'être accordée.

Je n'étais plus oppressé. Mon cœur cessa de cogner dans ma poitrine. J'étais étonné de constater que les choses s'étaient passées aussi simplement. Ce n'était pas un meurtre, pas un crime. On n'assassine pas un cadavre insensible, on n'assassine pas un fantôme… quand bien même



revêtirait-il les aspects les plus troublants de la vie…

ÉPILOGUE

Ainsi se termine cette malheureuse histoire. Je l'ai contée, sur ma foi, aussi simplement, aussi scrupuleusement que je pouvais le faire, étant en quelque sorte juge et partie.

Je fais depuis plusieurs mois déjà, retraite en un couvent. C'était le seul refuge terrestre que je puisse rencontrer sur cette terre après une pareille aventure.

Le Père supérieur m'a autorisé à écrire cette confession. Il m'a même engagé à le faire afin de mieux préciser mes souvenirs, de les mieux comprendre et d'en juger davantage la portée dans ses détails et son ensemble.

Ayant lu le manuscrit, il m'incita à faire acte de contrition.

— Je ne doute pas, dit-il, que vos motifs fussent bons et courageux. Nul ne saurait douter de l'amour que vous portiez à cette jeune fille, mais c'était une créature de Satan. Elle était possédée. Son corps appartenait aux forces infernales du vice et de la luxure. Sa première condamnation, au nom de Dieu, du Roi et de la Justice était celle qu'elle méritait. Je ne vous reproche cependant, ajouta-t-il, d'un ton sans réplique et qui me fit froid dans le dos, je ne vous reproche que le péché d'orgueil. Vous vous êtes substitué à la Justice de Dieu et à celle de la Société. C'est un acte que l'Église réprouve absolument, car il est contraire à la naturelle ordonnance des choses. Nul ne peut vous contraindre à poursuivre votre retraite et vous savez bien que je ne vous enverrai pas l'achever dans les geôles de la République. Tout ce drame s'est déroulé en moins de jours que vous n'avez de doigts à votre main. Il serait bon maintenant que vous preniez le temps de méditer. Le Très-Haut, peut-être, vous viendra en aide et donnera la réponse d'un problème qui n'appartient qu'à Lui…

*
*   *

J'attendis longtemps cette réponse : un an exactement, une longue année de douze mois passés dans la cellule des moines, à lire entre quatre murs blanchis à la chaux, sous le signe d'un noir crucifix de bois, les Saintes Écritures.

Quarante et un jours avant Pâques, la veille du mercredi des Cendres, j'étais allongé sur mon lit blanc, dur et étroit comme un lit d'hôpital et je pensais à la nuit de Carnaval. Je pensais à celle que j'avais connue, à celle du comte d'Ermelin, à celles de M. d'Ernagor et du jeune polytechnicien. Je pensai davantage à Miroslava que j'avais tant aimée, que j'aimais encore, que j'aimerai jusqu'au dernier souffle de ma vie, de ma vie qui s'écoulait en ce lieu, si lentement, si monotone…

La cloche aigrelette de la chapelle égrenait rigoureusement les quarts et

les demies. J'entendis enfin les douze coups de minuit et les rumeurs de la nuit.

Je murmurai :

« Une cloche dans le ciel qu'on voit, doucement tinte… Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là, simple et tranquille… cette paisible rumeur-là vient de la ville… »

Cette étrange prière fut exaucée.

Était-ce seulement une prière ?… Était-il concevable que le Bon Dieu aimât le bon Verlaine… ou bien se souciant peu de littérature, préférait-il se pencher sur mon sort malheureux et sur celui de Miroslava ?…

Un corps de velours vint se poser sur ma couche. Une jambe irréelle se glissa contre la mienne.

— Michel, mon archange, dit-elle, je te rends grâce de nos peines communes. Tu m'as délivrée du mal. Je viendrai, si tu le veux, par faveur divine, te visiter, pour glorifier ma beauté et ton sacrifice. Il en sera ainsi chaque année de ta vie, entre minuit et l'aube du mercredi des Cendres, avec le consentement des puissances de l'autre monde puisque tu n'appartiens plus déjà à celui-ci… Ainsi soit-il !

« Composition réalisée en ordinateur par IOTA »
IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN

7, bd Romain-Rolland – Montrouge – Usine de La Flèche.
ISBN : 2 - 7024 - 0615 - 7
ISSN : 0395 - 7659

Quatrième de couverture

Une nuit de carnaval en l'an 1680 le comte d'Ermelin rencontre une jeune femme blonde qui devient sa maîtresse. Le lendemain de cette nuit il la trouva morte, allongée sur le lit, les yeux grands ouverts, le regard perdu au-delà du monde visible.

Le Prévôt de la ville découvrit le sillon bleuâtre coupant la gorge. Mais comment accuser Ermelin du crime ? Le corps étant celui d'une femme pendue huit jours plus tôt, en place de grève...

Un siècle et demi plus tard, une nuit de carnaval, apparaît une jeune femme blonde qui est l'exacte réplique de la mystérieuse compagne d'Ermelin.

Le Masque

Fantastique

Une nuit de carnaval en l'an 1680 le comte d'Ermelin rencontre une jeune femme blonde qui devient sa maîtresse. Le lendemain de cette nuit il la trouva morte, allongée sur le lit, les yeux grands ouverts, le regard perdu au-delà du monde visible.
Le Prévôt de la ville découvrit le sillon bleuâtre coupant la gorge. Mais comment accuser Ermelin du crime ? Le corps étant celui d'une femme pendue huit jours plus tôt, en place de grève...
Un siècle et demi plus tard, une nuit de carnaval, apparaît une jeune femme blonde qui est l'exacte réplique de la mystérieuse compagne d'Ermelin.

Atelier Pascal Vercken

H. 52/6517/8 — Dépôt légal — Impr. 1853-5 — Edit. 8437 — 2e trim. 1977